

GEORGE R.R.
MARTIN

PRÉSENTE



WILD CARDS

Nouveaux
Millénaires

WILD CARDS

Du même auteur
Aux Éditions J'ai lu

Le Trône de fer

- 1 – Le Trône de fer, *J'ai lu* 5591
 - 2 – Le donjon rouge, *J'ai lu* 6037
 - 3 – La bataille des rois, *J'ai lu* 6090
 - 4 – L'ombre maléfique, *J'ai lu* 6263
 - 5 – L'invincible forteresse, *J'ai lu* 6335
 - 6 – Intrigues à Port-Réal, *J'ai lu* 6513
 - 7 – L'épée de feu, *J'ai lu* 6709
 - 8 – Les noces pourpres, *J'ai lu* 6894
 - 9 – La loi du Régicide, *J'ai lu* 7339
 - 10 – Le chaos, *J'ai lu* 8398
 - 11 – Les sables de Dorne, *J'ai lu* 8495
 - 12 – Un festin pour les corbeaux, *J'ai lu* 8813
 - 13 – Le bûcher d'un roi, *J'ai lu* 10498
 - 14 – Les dragons de Meereen (*à paraître*)
 - 15 – Une danse avec les dragons (*à paraître*)
- Le chevalier errant *suivi de* L'épée lige, *J'ai lu* 8885

Riverdream, *J'ai lu* 8664

- Le voyage de Haviland Tuf, *J'ai lu* 9043
- Windhaven (en coll. avec Lisa Tuttle), *J'ai lu* 8226
- Les rois des sables, *J'ai lu* 8494
- Une chanson pour Lya, *J'ai lu* 10446
- Des astres et des ombres, *J'ai lu* 10637
- L'agonie de la lumière, *J'ai lu* 10638

En semi-poche :

- Le Trône de fer, l'intégrale 1
- Le Trône de fer, l'intégrale 2
- Le Trône de fer, l'intégrale 3
- Le Trône de fer, l'intégrale 4
- Le Trône de fer, l'intégrale 5 (*à paraître*)

GEORGE R.R. MARTIN
présente

WILD CARDS

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre-Paul Durastanti & Henry-Luc Planchat

Nouveau
Millénaires

Titre original :
WILD CARDS

Collection Nouveaux Millénaires
dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez Nouveaux Millénaires sur Facebook :
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

- © 1986, George R.R. Martin : « Prologue », « Partir à point »
et tous les « Interludes »
- © 2011, George R.R. Martin : « Postface »
- © 1986, Howard Waldrop : « Trente minutes sur Broadway »
- © 1986, Roger Zelazny : « Le dormeur »
- © 1986, Walter Jon Williams : « Le témoin »
- © 1986, Melinda M. Snodgrass : « Rites de dégradation »
- © 1986, Michael Cassutt : « Captain Cathode et l'As clandestin »
- © 1986, David D. Levine : « Powers »
- © 1986, Lewis Shiner : « Le sombre nuit de Fortunato » et
« Épilogue : Troisième génération »
- © 1986, Victor Milán : « Transfigurations »
et « La science du xénovirus : Extraits de la documentation »
- © 1986, Edward Bryant et Leanne C. Harper : « Au tréfonds »
- © 1986, Stephen Leigh : « Ficelles »
- © 2010, Carrie Vaughn : « La fille fantôme à Manhattan »
- © 1986, John J. Miller : « La venue du chasseur »
- © 1986, George R.R. Martin
- © 2010, George R.R. Martin, Wild Cards Trust, pour la présente édition
- © 2014, Éditions J'ai lu, pour la traduction

EAN 9782290107805

*Pour Ken Keller, issu des mêmes
racines en quadrichromie que moi*

Note de l'anthologiste

Wild Cards est une œuvre de fiction qui se situe dans un monde imaginaire dont l'histoire court en parallèle à la nôtre. Les noms, les personnages, les lieux et les incidents dépeints dans ce livre sont fictifs ou utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des événements et lieux existants ou avec des individus réels, vivants ou morts, ne procède que d'une simple coïncidence. Ainsi, les essais, articles et autres écrits compilés dans cette anthologie sont entièrement fictifs ; il ne saurait être question de dépeindre des auteurs existants ou de laisser entendre que de tels individus ont bien rédigé, publié ou compilé les essais, articles et autres écrits fictifs réunis ici.

PROLOGUE

EXTRAIT DE *WILD TIMES : UNE HISTOIRE ORALE
DE L'APRÈS-GUERRE*

de Studs Terkel (Pantheon, New York, 1979)

Herbert L. Cranston

Des années après, quand j'ai vu Michael Rennie sortir de sa soucoupe volante dans *Le jour où la terre s'arrêta*, j'ai dit à ma femme assise dans le fauteuil voisin : « Voilà un émissaire extraterrestre qui se respecte. » J'ai toujours pensé que c'était l'arrivée de Tachyon qui leur avait donné l'idée du film – mais bien entendu, Hollywood adore modifier des trucs. J'étais sur place : je connais la vérité. Déjà, il a atterri à White Sands, pas à Washington, il n'avait pas de robot et personne ne lui a tiré dessus. Vu ce qui s'est passé par la suite, on aurait peut-être dû, hein ?

Bon, son véhicule n'avait rien d'une soucoupe volante, ni la moindre ressemblance avec les V2 capturés par nos gars, voire avec les fusées lunaires des plans de Wernher. Ce maudit engin enfreignait toutes les lois connues de l'aérodynamique, et la relativité d'Einstein en prime.

Tachyon est arrivé en pleine nuit, dans son vaisseau criblé de lumières. Je n'avais jamais rien vu d'aussi joli. Il l'a posé en plein milieu de l'aire d'essai. Pas de réacteurs, d'hélices, de rotors. Aucun mécanisme de propulsion visible, en fait. Sa coque évoquait le corail ou une pierre poreuse couverte de volutes et de saillies, le genre de trucs qu'on trouve dans une grotte calcaire ou qu'on aperçoit en faisant de la plongée.

J'étais dans la première jeep qui l'a atteint. Le temps qu'on déboule, Tach avait déjà quitté son engin. Michael Rennie avait la gueule de l'emploi, dans sa tenue spatiale d'un bleu argenté. Le nôtre, il ressemblait au croisement d'un des Trois Mousquetaires et d'un artiste de cirque. Croyez-moi, personne n'en menait large pendant qu'on fonçait dans nos caisses, ni les ouvriers des fusées, ni les intellos, ni même les GI. Je me rappelle l'émission du Mercury Theater en 1939 où Orson Welles a fait croire à tout le monde que les Martiens envahissaient le New Jersey, et je n'ai pas pu m'empêcher de penser que cette fois, ça y était. Mais dès que les PROJOS l'ont épinglé devant son vaisseau, on s'est tous détendus. Impossible de le trouver effrayant.

Il était petit, un mètre cinquante-huit, un mètre soixante, et en fait il avait l'air plus effrayé que nous. Il portait un collant vert avec bottines intégrées, une chemise orangée garnie de cette dentelle chochette aux poignets et au col, et un genre de veston très ajusté en brocart argenté. Sur son manteau jaune citron, il avait une cape verte qui lui battait les chevilles dans le vent. Pour couronner le tout, cette espèce de chapeau à large bord avec une longue plume rouge, sauf que, en m'approchant, j'ai constaté qu'il s'agissait en réalité d'un piquant hérissé de pointes. Ses cheveux lui tombaient sur les épaules ; au premier coup d'œil, je l'ai pris pour une fille. De drôles de cheveux, là encore, rouges, brillants, tels des fils de cuivre.

Je me demandais quoi en penser. Un de nos Allemands a dit que ce gus lui évoquait un Français.

On n'avait pas plutôt déboulé qu'il approchait d'un pas lourd, tranquille, en foulant le sable, un gros sac sous le bras. Il a voulu se présenter ; il nous déblatérerait encore son blaze à rallonge quand les quatre autres jeeps nous ont rejoints. Il parlait un meilleur anglais que la plupart de nos Allemands, malgré son accent étrange, mais on a eu du mal à s'en rendre compte pendant les dix minutes qu'il a mis à énoncer son nom entier dans sa langue, bien sûr.

Je suis le premier être humain à lui avoir parlé. Je vous dis la pure vérité, peu importe ce que racontent les autres – c'est moi. J'ai sauté de la jeep, je lui ai tendu la main et j'ai lancé : « Bienvenue en Amérique. » J'allais me présenter, mais il m'a interrompu avant que j'aie pu sortir un mot.

« Herb Cranston de Cape May, New Jersey, qu'il a dit. Un spécialiste des fusées. Excellent. Je suis un scientifique, moi aussi. »

Il ne ressemblait à aucun des scientifiques que j'avais pu croiser, mais j'ai fait la part des choses. Après tout, il venait de l'espace. Ce qui m'intriguait davantage, c'était qu'il sache comment je m'appelais. Je lui ai posé la question.

Il a agité ses dentelles, un geste d'impatience. « J'ai lu dans vos pensées. Peu importe. Le temps presse, Cranston. Leur vaisseau s'est désintégré. » Il m'a paru mal à l'aise en disant ça. Triste, vous voyez, peiné... mais apeuré, en plus. Et très, très fatigué. Puis il a abordé le sujet du globe, celui qui contenait le virus, bien sûr. De nos jours, tout le monde en a entendu parler, mais à l'époque j'ignorais de quoi Tach causait. On l'avait égaré, il fallait le récupérer, et il espérait pour nous que l'objet était intact. Il voulait parler à nos huiles, dont il avait sans doute chopé les noms dans mon esprit, car il a désigné Wernher, Einstein et le président, sauf qu'il l'appelait « votre président Harry S. Truman ». Ensuite il a grimpé à l'arrière de la jeep, il s'est assis et il a dit : « Emmenez-moi les voir. Tout de suite. »

Pr Lyle Crawford Kent

Dans un sens, c'est moi qui lui ai inventé un nom. Le vrai, son patronyme extraterrestre, était bien sûr d'une longueur impossible. Si j'en crois mes souvenirs, plusieurs parmi nous ont tenté de le raccourcir en choisissant telle ou telle portion pendant nos conférences, mais à l'évidence cela contrevenait aux convenances sur son monde, Takis. Il ne cessait de nous reprendre, avec une certaine arrogance, je dois dire, tel un vieux pédant qui sermonnerait une meute d'écoliers. Ma foi, il fallait bien le baptiser d'une façon ou d'une autre. C'est le titre qui est venu en premier. On aurait pu l'appeler « Votre Majesté » ou un équivalent, car il se prétendait prince, mais les Américains ont du mal avec ce genre de courbettes. Il se disait aussi médecin, quoique dans un sens différent de celui qu'on attache ici à ce mot, et j'admets volontiers qu'il s'y connaissait dans ses domaines de compétence apparents, la génétique et la biochimie. Les membres de notre équipe, pour la plupart titulaires de diplômes supérieurs, respectaient les règles de la politesse, de sorte qu'il nous a semblé naturel de finir par lui donner du « docteur ».

Les spécialistes des fusées se focalisaient d'autant plus sur le vaisseau de notre visiteur que ce dernier recelait la clé du voyage supraluminique. Hélas, notre ami takisien avait cramé son moteur interstellaire pour nous atteindre avant les membres de sa famille. De toute manière, il refusait avec la dernière vigueur de laisser quiconque, civil ou militaire, inspecter son appareil. Wernher et ses Allemands en ont été réduits à l'interroger sur son système de propulsion, avec une ardeur qui touchait à l'obsession, si vous voulez mon avis. Je crois bien que notre visiteur n'y entendait pas grand-chose en matière de physique théorique et de technologie spatiale, de sorte que les réponses qu'il fournissait ne brillaient guère par leur clarté, mais

on a réussi à saisir que ladite propulsion usait d'une particule qui se déplaçait plus vite que la lumière.

Il avait pour la désigner un mot aussi imprononçable que son nom. Comme je me trouve posséder quelque maîtrise du grec ancien, à l'instar des vrais érudits, et, sans vouloir me vanter, un certain sens de la nomenclature, j'ai créé le terme « tachyon ». Les GI, un peu perdus, l'ont bientôt appelé « le type des tachyons ». L'expression s'est répandue et bientôt on le surnommait « Dr Tachyon », notamment dans la presse.

*Colonel Edward Reid, services secrets
de l'armée américaine (à la retraite)*

Vous voulez que je le dise, hein ? Les fichus journalistes auxquels j'ai parlé y tiennent tous. Très bien, allons-y : on a commis une erreur. Et on en a payé le prix fort. Vous savez que, par la suite, ils ont bien failli nous traduire en cour martiale, nous tous, les membres de l'unité d'interrogateurs ? Je vous le jure.

Le pire, c'est que je vois mal comment on aurait pu se débrouiller autrement. C'était moi le responsable de ces interrogatoires. Je sais de quoi je parle.

Et à son sujet, qu'est-ce qu'on savait ? Rien, sinon ce qu'il nous avait dit. Les intellos le traitaient comme le petit Jésus, mais les militaires se doivent de rester prudents. Pour comprendre, il faut se mettre à notre place et se rappeler ce qui se passait à l'époque. Il racontait une histoire totalement ridicule qu'il ne pouvait pas prouver du tout, merde !

Bon, il avait atterri dans son avion-fusée tout bizarre, sans réacteurs. Impressionnant, oui. Et peut-être que son appareil venait de l'espace, comme il le prétendait, mais peut-être que non. Peut-être qu'il s'agissait d'un de ces projets secrets sur lesquels les nazis avaient bossé pendant la guerre. Ils avaient

des jets sur la fin, et leurs V2, et ils travaillaient même à la bombe atomique. Ou bien c'était un appareil russe. Bref, je l'ignore. Si Tachyon nous avait laissés examiner son vaisseau, je pense qu'on aurait pu être sûrs. Mais il refusait que nos gars montent dans ce foutu engin, ce qui me paraissait un tantinet suspect. Qu'est-ce qu'il voulait cacher ?

Il disait débarquer de la planète Takis. Bordel, je n'avais jamais entendu parler d'une planète Takis ! Mars, Vénus, Jupiter, d'accord. Et même Mongo et Barsoom. Mais Takis ? J'ai appelé dix des meilleurs astronomes du pays, plus un gus en Angleterre, et je leur ai demandé où se trouvait la planète Takis. Elle n'existe pas, qu'ils m'ont tous répondu.

Il était censé être extraterrestre, hein ? On l'a examiné. La totale : un check-up complet, des radios, une batterie de tests psychologiques. Résultat ? Humain sous quelque angle qu'on le regarde. Pas d'organes supplémentaires, pas de sang vert, cinq doigts à chaque main, cinq orteils à chaque pied, deux couilles et une bite. Il nous ressemblait trait pour trait, cet enfoiré. Il parlait anglais, bordel ! Mais attention, il parlait aussi allemand. Et russe, français, et d'autres langues que je ne me rappelle plus. J'ai enregistré sur fil deux ou trois de mes séances avec lui et je les ai repassées à un linguiste, qui lui a trouvé un accent d'Europe centrale.

Et les psys ! Il fallait les entendre. Paranoïa, qu'ils disaient. Mégalomanie, qu'ils disaient. Schizophrénie, qu'ils disaient. Toutes sortes de trucs. Il faut bien reconnaître que ce type se proclamait un *prince de l'espace* doté de putains de *pouvoirs magiques* et venu sauver notre fichue planète *à lui seul*. Vous le trouveriez équilibré, vous ?

Laissez-moi revenir sur ses maudits pouvoirs magiques. Je l'admets, c'était ça, mon gros souci. Enfin, non seulement Tachyon savait ce que vous pensiez, mais il lui suffisait de vous regarder d'un drôle d'air et vous sautiez sur votre bureau pour baisser votre pantalon, que vous le vouliez ou non. Je

passais des heures avec lui, tous les jours. Il a fini par me persuader. Problème, mes rapports ont laissé de marbre les huiles à Washington. Pour eux, il déchiffrait nos postures corporelles, il nous hypnotisait, il utilisait des astuces psychologiques pour nous faire croire qu'il lisait dans nos pensées. Ils comptaient nous envoyer un prestidigitateur pour le percer à jour, sauf que tout est parti en vrille avant qu'ils en aient le temps.

Il ne demandait pas grand-chose, juste un entretien avec le président pour le persuader de mobiliser l'armée américaine afin de retrouver une fusée qui s'était écrasée quelque part. Ce serait Tachyon qui dirigerait les recherches, bien entendu, faute d'une autre personne aux qualifications requises. Nos plus grands savants lui serviraient d'assistants. Il voulait des radars, des jets, des sous-marins, des chiens et des machines bizarres dont nul n'avait jamais entendu parler, bref, tous les trucs possibles et imaginables. Et il ne tolérait aucun conseil. D'accord, il s'habillait comme une tapette de coiffeur, mais, à l'entendre donner des ordres, on aurait cru un général trois étoiles, minimum.

Pourquoi tout ce chambard ? Ah oui ! Son histoire. Il faut reconnaître qu'elle avait de la gueule. Sur cette Takis, selon lui, deux douzaines de clans menaient la barque, des genres de familles royales, sauf qu'ils possédaient tous des pouvoirs magiques et traitaient de haut ceux qui n'en avaient pas. Ces gens passaient leur temps à se quereller, comme les Hatfield et les McCoy. Les siens détenaient une arme secrète qu'ils perfectionnaient depuis des siècles, un virus conçu pour interagir avec le patrimoine génétique de l'hôte, à l'en croire. Tachyon faisait partie de leur équipe scientifique.

Bon, j'avais décidé de jouer à son jeu. Ce microbe, il fait quoi ? je lui ai demandé. Vous savez ce qu'il m'a répondu ?

Tout.

Ce qu'il était *censé* faire, selon Tachyon ? Booster leurs pouvoirs mentaux, peut-être même leur en filer de nouveaux, jusqu'à les transformer en dieux, ou presque, ce qui donnerait un sacré avantage à sa famille, bien entendu. Sauf que ça ne marchait pas toujours comme ça. Parfois oui, mais le reste du temps les sujets d'expérience y restaient. À force de répéter ce que ce truc avait de mortel, il a fini par me flanquer la frousse. Quels étaient les symptômes ? je lui ai demandé. On connaissait déjà les armes bactériologiques en 1946. Au cas où il aurait dit la vérité, je voulais savoir quoi chercher.

Impossible d'obtenir une réponse franche. Il y avait toutes sortes de symptômes, à ce qu'il paraissait. Chacun présentait les siens. Vous avez déjà entendu parler d'un truc pareil ? Moi pas.

Parfois, si on en croyait Tachyon, ce microbe changeait les gens en monstres au lieu de les tuer. Des monstres de quelles sortes ? De toutes sortes. J'ai reconnu que ça avait l'air vilain, et je lui ai demandé pourquoi les siens ne s'en servaient pas contre les autres familles. Parce que, de temps en temps, le virus fonctionnait, selon lui : il reconstruisait ses victimes et leur refilait des pouvoirs. Des pouvoirs de quelles sortes ? De toutes sortes, évidemment.

Donc ils avaient ce truc qu'ils ne voulaient utiliser ni sur leurs ennemis – au risque de leur donner des pouvoirs –, ni sur eux-mêmes – au risque de tuer la moitié de leur famille. Mais comme ils refusaient de s'en passer, ils ont décidé de le tester sur nous. Pourquoi nous ? Parce qu'on leur était identiques sur le plan génétique, la seule espèce dans ce cas, à leur connaissance, et que le virus était conçu pour affecter le génotype takisien. Pourquoi on avait cette chance ? Certains des siens l'expliquaient par une évolution parallèle, d'autres croyaient que la Terre était une colonie perdue de Takis. Lui n'avait pas la réponse et s'en fichait.

Il se fichait moins de ce fameux test qu'il tenait pour « ignoble ». Il disait avoir protesté, en vain. Le vaisseau des expérimentateurs avait décollé et Tachyon avait décidé de les arrêter lui-même. Il les avait poursuivis dans un plus petit engin, cramé son propulseur pour arriver le premier. Quand il les avait interceptés, ils l'avaient envoyé promener, famille ou pas. Le combat spatial qui s'était ensuivi avait endommagé son appareil, mais tellement bousillé le leur qu'ils s'étaient écrasés. Dans l'Est, d'après lui. Ses propres dégâts l'avaient empêché de les suivre. Il avait donc atterri à White Sands, où il pensait trouver de l'aide.

J'ai enregistré son témoignage, puis les services secrets de l'armée ont contacté divers experts, biochimistes, médecins, spécialistes de la guerre bactériologique, la totale, pour leur avis sur un virus extraterrestre aux symptômes aléatoires et imprévisibles. Leur réponse ? Impossible. Absurde. L'un d'eux m'a servi un laïus comme quoi des microbes terriens ne pourraient jamais affecter des Martiens, contrairement à ce que racontait H.G. Wells dans son bouquin, ni l'inverse. Tout le monde convenait que le caractère aléatoire des symptômes tenait de la vaste blague. Alors, on devait réagir comment, hein ? On a plaisanté sur la fièvre du cosmonaute et la grippe martienne. Je ne me rappelle plus qui l'a baptisé le « virus Wild Card » dans son rapport. On a repris le nom, mais personne n'y croyait.

L'affaire s'annonçait mal, et il a tout bousillé en tentant de s'enfuir. Il a presque réussi, mais, comme le répétait mon vieux, il n'y a pas de presque qui tienne. Le Pentagone nous avait envoyé un type à eux pour l'interroger, un certain colonel Wayne. Notre visiteur en avait soupé, je crois. Il a pris le contrôle du bonhomme et ils sont sortis du bâtiment. Le privilège du rang, ça compte : quand on leur demandait des explications, Wayne répliquait qu'il ramenait Tachyon à Washington. Ils ont réquisitionné une jeep et même atteint

le vaisseau, sauf qu'une des sentinelles m'avait contacté entre-temps pour vérification, et que mes hommes les attendaient... avec ordre d'ignorer tout ce que pourrait raconter le colonel. On a remis Tach aux arrêts, sous bonne garde. Tous ses pouvoirs magiques n'y changeaient rien. Il pouvait imposer sa volonté à un bonhomme sans difficulté, à trois ou quatre s'il y mettait le paquet, mais pas à nous tous, d'autant qu'on connaissait le truc, maintenant.

Même si c'était crétin comme manœuvre, sa tentative d'évasion lui a en tout cas valu le rencard avec Einstein qu'il réclamait sans relâche. Le Pentagone nous serinait que Tachyon était le meilleur hypnotiseur de la planète, mais je n'y croyais plus, et je ne vous raconte pas ce que Wayne pensait de cette théorie. Les intellos s'agitaient eux aussi. Bref, le colonel et moi, on a obtenu non sans peine l'autorisation d'amener le prisonnier à Princeton en avion. Selon moi, un entretien avec le vieux scientifique ne ferait pas de mal... au contraire, peut-être. On avait saisi le vaisseau spatial, tiré tout ce qu'on pouvait du gus. De l'avis général, Einstein était le cerveau numéro un de notre planète. Il pouvait sans doute tirer tout ça au clair, pas vrai ?

Il y en a encore pour rendre l'armée responsable de ce qui s'est passé. Ils se trompent. C'est facile d'avoir raison après coup, mais moi j'étais là, et je maintiendrai jusqu'à mon dernier souffle qu'on a agi, à toutes les étapes, de façon raisonnable et prudente.

Ce qui me fait suer, c'est qu'ils racontent qu'on n'a pas levé le petit doigt pour retrouver le globe du virus. On a peut-être commis une erreur, mais on n'était pas idiots et on a fait notre possible. Toutes nos foutues bases militaires ont reçu comme directive de chercher un putain d'engin spatial écrasé qui ressemblait à un coquillage criblé de lumières. Ce n'est tout de même pas ma faute si personne ne l'a prise au sérieux, non ?

Prologue

Accordez-moi une chose, en tout cas. Quand l'enfer s'est déchaîné, j'ai réexpédié Tachyon en jet à New York dans les deux heures. J'occupais le siège voisin. Cette mauviette aux cheveux roux a pleuré pendant la moitié du trajet. Moi, je priais pour que Jetboy nous tire de là.



TRENTE MINUTES SUR BROADWAY !

LA DERNIÈRE AVENTURE DE JETBOY !

Howard Waldrop

A Shantak, New Jersey, la grisaille noyait la Maintenance aéronautique Bonham. Le petit projecteur au sommet de la tour de contrôle peinait à percer le brouillard tourbillonnant.

Le bruit de pneus sur la chaussée mouillée cessa devant le Hangar 23. Une portière de voiture grinça, puis claqua. Des pas s'approchèrent de la porte *Réservé au personnel autorisé*, qui s'ouvrit. Scoop Swanson entra, trimbalant son Kodak Autograph Mark II ainsi que sa sacoche de flashes et de pellicules.

Lincoln Traynor sortit la tête du compartiment moteur d'un Curtiss P-40 Warhawk de surplus qu'il révisait pour un pilote de ligne l'ayant acheté 293 dollars lors d'une vente aux enchères. Vu l'état de l'engin, les Tigres volants devaient s'en servir en 1940. Le poste de radio juché sur le porte-outils dif-fusait un match de baseball ; le mécano baissa le volume.

« lut, Linc, dit Scoop.

— 'lut.

— Toujours pas de nouvelles ?

— N'en attends aucune. D'après son télégramme d'hier, il sera là cette nuit. Ça me suffit, à moi. »

Scoop alluma sa Camel avec la boîte d'allumettes Three Torches posée sur l'établi et souffla un jet de fumée vers le panonceau *Il est strictement interdit de fumer* placardé au fond du hangar. « Oh ! C'est quoi, ça ? » Il passa derrière l'appareil. Par terre, dans leurs caisses d'emballage, gisaient deux réservoirs largables de 300 gallons et deux rallonges d'aile. « Il est là depuis quand, ce matos ?

— L'Air Corps l'a expédié hier de San Francisco. Un autre télégramme est arrivé pour lui aujourd'hui. Tu n'as qu'à le lire, puisque tu te charges du reportage. » Linc tendit à Scoop les ordres du ministère de la Guerre.

À : Jetboy (Tomlin, Robert)

Adresse : Maintenance aéronautique Bonham

Hangar 23

Shantak, New Jersey

1. À compter de ce jour, le 12 août 1946, 12 heures, vous n'êtes plus en service actif au sein de l'USAAF.

2. Votre appareil (modèle expérimental, n° de série JB-1) n'a, par la présente, plus aucun statut actif au sein de l'USAAF et vous revient en tant qu'appareil privé. Ni l'USAAF ni le ministère de la Guerre ne vous fourniront plus de soutien matériel.

3. Les archives vous concernant, vos recommandations et vos décorations vous sont transmises sous pli séparé.

4. Nos archives montrent que Tomlin, Robert, n'a jamais obtenu son brevet de pilote. Veuillez contacter le Civil Aeronautics Board pour la formation idoine.

5. Puissent les vents vous être favorables et les cieux dégagés.

Pour
Arnold, H.H.
Chef d'état-major, USAAF

Réf. : Ordre exécutif n° 2, 8 décembre 1941

« “Jamais obtenu son brevet de pilote” ? C’est quoi, cette histoire ? demanda le reporter. J’ai vu son dossier dans nos archives : trente centimètres d’épaisseur ! Il a dû voler plus vite, plus loin, et abattre plus d’appareils que n’importe qui... Cinq cents avions à son tableau de chasse. Cinquante bateaux coulés, aussi. Merde alors, tout ça sans son brevet ? »

Linc essuya sa moustache maculée de cambouis. « Ouais. On n’a jamais vu de gamin plus fou d’avions que lui. En 1939 – il n’avait pas douze ans –, il a entendu parler d’une place, ici, alors il a déboulé un jour à quatre heures du mat’ – il s’était tiré de l’orphelinat. Ils sont venus le récupérer, mais bien entendu le Pr Silverberg, qui l’avait engagé, a réglé le problème.

— Silverberg, celui que les nazis ont liquidé ? Le type qui a inventé le jet ?

— Ouais. Des années d’avance, et un drôle de zigoto. J’ai assemblé l’appareil pour son compte avec Bobby, tout à la main, mais c’est lui qui a fabriqué les réacteurs. Des engins incroyables. Les nazis, les Italiens et Whittle en Angleterre avaient déjà tous lancé leurs projets, mais les Allemands ont eu vent de ce qui se passait ici.

— Comment le gamin a appris à piloter ?

— Je crois bien qu’il a toujours su. Il m’aidait à triturer le métal et, du jour au lendemain, voilà qu’ils filent dans le ciel tous les deux, le professeur et lui, à sept cents kilomètres à l’heure. En pleine nuit, avec ces réacteurs prototypes.

— Comment est-ce qu’ils ont gardé le secret ?

— Mal. Les espions ont essayé d'enlever Silverberg et de choper l'avion, que Bobby avait pris pour faire un tour. Le prof et lui avaient reniflé l'entourloupe, je crois. Silverberg a résisté comme un beau diable, au point que les nazis l'ont buté. Et il y a eu l'incident diplomatique. En ce temps-là, le JB-1 n'avait que six mitrailleuses calibre 30 – va savoir où le professeur se les était procurées. En tout cas, le gamin s'en est servi pour réduire en charpie la bagnole pleine d'espions, et ce hors-bord sur l'Hudson chargé d'employés d'ambassade tous nantis de passeports diplomatiques. Une seconde. » Linc s'interrompt, tendit l'oreille. « La fin du programme double à Cleveland. Sur NBC Blue. » Il poussa le volume du poste Philco en métal perché au-dessus de son établi.

« ... de Sanders à Papenfuss puis à Volstad, un double jeu qui scelle le sort de la rencontre. Les Sox ont donc perdu leurs deux matches contre Cleveland. Vous nous retrouverez juste après la... »

Linc éteignit la radio. « Cinq dollars qui s'envolent. J'en étais où ?

— Les Boches ont buté Silverberg et Jetboy leur a rendu la monnaie de leur pièce. Il est parti au Canada, non ?

— Rejoindre la RCAF en tant qu'auxiliaire. Il a fait la bataille d'Angleterre, puis il s'est frotté aux Japs en Chine avec les Tigres volants. Il venait de revenir chez les Rosbifs quand on a eu droit à Pearl Harbor.

— Et Roosevelt l'a incorporé par décret présidentiel ?

— En gros. Drôle de carrière, tu vois. Il se cogne la guerre entière, de 1939 à 1945, plus que tout autre Américain... et à la toute fin, il disparaît dans le Pacifique. Pendant un an, on l'a tous cru mort. Puis, le mois dernier, ils le retrouvent sur une île déserte et le voilà qui rentre chez lui. »

Une plainte stridente, qui évoquait le piqué d'un avion à hélices, leur parvint, ténue, du ciel embrumé. Scoop écrasa sa troisième Camel. « Il va atterrir dans cette purée de pois ?

— En 1943, il a chopé un radar embarqué sur un chasseur nocturne allemand. Il pourrait se poser sous un chapiteau de cirque à minuit. »

Ils gagnèrent la porte. Deux phares d'atterrissage percèrent les volutes grises. Ils descendirent vers l'extrémité opposée de la piste, effectuèrent un demi-tour et revinrent sur la voie de circulation.

Le fuselage rouge scintillait à la lueur des balises, tamisée par le brouillard. Le bimoteur à ailes hautes pivota dans leur direction, se rapprocha et s'immobilisa.

Linc Traynor posa des doubles cales sous les deux roues arrière du train tricycle. La moitié antérieure du nez en verre de l'avion se releva avant de se rétracter. L'appareil possédait quatre canons de 20 mm dans les emplantures des ailes, entre les moteurs ; le sabord d'un canon de 75 mm s'ouvrait sous le cockpit, à gauche.

Il disposait d'une gouverne de direction haute et fine. Ses élévons, dont chacun surplombait la gueule d'une mitrailleuse tirant vers l'arrière, avaient la forme d'une queue de truite mouchetée. Sa signalisation se résumait à quatre étoiles non standard de l'USAAF inscrites dans une cocarde noire ainsi qu'au numéro de série *JB-1* peint sur l'aile droite, sous l'aile gauche et au-dessous de la gouverne.

L'antenne de radar au nez de l'appareil évoquait une pique sur laquelle faire rôtir des saucisses de Francfort.

Un môme – en pantalon rouge, chemise blanche, lunettes protectrices et casque bleus – s'extirpa du cockpit avant de descendre par l'échelle escamotable sur le flanc gauche.

Petit, trapu, il avait dix-neuf ou vingt ans. Lorsqu'il ôta casque et lunettes, il apparut gratifié de cheveux châains bouclés et d'yeux noisette.

« Linc ! » Il serra dans ses bras le bonhomme grassouillet en lui tapotant le dos pendant une minute entière. Scoop les prit en photo.

« Ravi de te retrouver, Bobby, dit le mécanicien.

— Personne ne m'a appelé comme ça depuis des années. Ça fait plaisir à entendre.

— Voici Scoop Swanson. Il va te rendre ta célébrité.

— Je préférerais un bon lit. » Le gamin serra la main du reporter. « Il y a moyen de dégoter des œufs au bacon dans le coin ? »



La vedette se rangea contre le quai embrumé. Dans le port, un navire à vapeur acheva de purger son eau de sentine avant de pivoter pour s'en retourner vers le sud.

Trois hommes se tenaient sur le quai : Fred, Ed et Filmore. Un autre surgit de la vedette, une valise à la main. Filmore se pencha pour donner au pilote du bateau à moteur un Lincoln et deux Jackson¹, puis aida le type à la valise.

« Bienvenue à la maison, docteur Tod.

— C'est bon de rentrer chez soi, Filmore. » Tod portait un costume lâche et, malgré la chaleur d'août, un pardessus. La visière de son chapeau ombrait son visage, laissant tout juste deviner un reflet métallique à la lueur des chiches lampes d'un entrepôt.

« Voici Fred, et voici Ed, reprit Filmore. Ils ne sont là que pour la nuit.

— 'lut, dit Fred.

— 'lut », dit Ed.

Ils regagnèrent la voiture, une Mercedes 46 qui évoquait un sous-marin. Filmore et Tod montèrent à l'arrière. Après avoir scruté les deux ruelles latérales bouchées par la brume, Fred et Ed prirent place, le premier au volant, le second près de lui, un fusil à canon scié sur les genoux.

1. Un billet de cinq dollars et deux de vingt. (N.d.T.)

« Personne ne m'attend, déclara Tod. Tout le monde s'en fiche. Ceux qui m'en voulaient sont morts, ou bien se sont rangés des voitures durant la guerre et ont fini par faire fortune. Je suis vieux, fatigué. Je compte me retirer à la campagne pour élever des abeilles, parier aux courses et boursicoter.

— Rien d'autre de prévu, patron ?

— Rien de rien. » Il tourna la tête au moment où le véhicule passait sous un réverbère. La moitié gauche de son visage avait disparu, remplacée par une plaque de métal qui allait de la mâchoire au bord du chapeau et de la narine à l'oreille. « Déjà, je ne peux plus tirer. Ma perception de la profondeur n'est plus ce qu'elle était.

— Ça ne m'étonne pas, dit Filmore. On a entendu parler de ce qui vous est arrivé en 1943.

— Je menais une opération assez profitable en Égypte alors que l'Afrikakorps partait à vau-l'eau : faire entrer ou sortir des gens contre rétribution par le biais d'une flotte aérienne censément neutre. Et j'ai croisé ce pilote d'exception.

— Qui ça ?

— Ce gamin qui disposait d'un avion à réaction avant les Allemands.

— En fait, patron, je n'ai suivi la guerre que de loin. J'évite les conflits purement territoriaux.

— J'aurais dû t'imiter. On décollait de Tunisie avec du beau monde à bord. J'ai entendu le pilote hurler, puis une énorme explosion. Quand j'ai repris connaissance, je me trouvais en compagnie d'un seul survivant sur un radeau de sauvetage au beau milieu de la Méditerranée. Mon visage m'élançait. J'ai levé la tête et quelque chose est tombé au fond du radeau : mon œil gauche qui me regardait. Là, j'ai compris que j'avais un souci.

— Un gamin avec un avion à réaction ? s'enquit Ed.

— Oui. On a découvert ensuite qu'il avait craqué notre code secret et parcouru mille kilomètres pour nous intercepter.

— Vous voulez votre revanche ? demanda Filmore.

— Non. C'était il y a si longtemps que je me rappelle tout juste ce côté de ma figure. Ça m'a appris la prudence et formé le caractère.

— Aucun projet, alors ?

— Aucun, répondit le Dr Tod.

— Un changement appréciable », conclut l'autre.

Ils regardèrent défiler les lumières de la ville.



Tout emprunté dans son complet-veston marron flambant neuf, il frappa à la porte en chêne de l'appartement.

« C'est ouvert ! lança une voix féminine qui ajouta, désormais étouffée : Je serai prête dans une petite minute. »

Jetboy ouvrit la porte, dépassa la cloison de séparation en briques de verre et entra dans le séjour.

Une belle fille se tenait en son centre, une robe à moitié enfilée sur les bras et la tête. Elle portait un caraco, un porte-jarretelles, des collants en soie, et, d'une main, tirait la robe vers le bas.

Pris au dépourvu, il se détourna en rougissant.

« Oh ! dit-elle. Oh... mais qui... ?

— C'est moi, Belinda. Robert.

— Robert ?

— Bobby. Bobby Tomlin. »

Elle le toisa, les mains croisées sur son giron alors qu'elle avait fini de s'habiller.

« Oh, Bobby... » Elle s'avança, le serra dans ses bras et l'embrassa sur la bouche.

C'était ce qu'il attendait depuis six ans.

« Bobby ! C'est génial de te revoir ! reprit-elle alors. Je... j'attendais quelqu'un d'autre... des copines. Comment as-tu fait pour me retrouver ?

— Ma foi, ça n'a pas été facile. »

Elle recula, rompant l'étreinte. « Laisse-moi te regarder. »

Il la dévisagea. La dernière fois qu'il l'avait vue, à l'orphelinat, elle avait quatorze ans, un vrai garçon manqué : maigrelette, les cheveux d'un blond terne. À onze ans – il en avait alors dix –, elle avait manqué l'étendre pour le compte d'un seul coup de poing.

Ensuite il était parti travailler sur le terrain d'aviation puis combattre Hitler avec les Angliches. Il lui avait écrit le plus souvent possible une fois les Américains entrés en guerre. Elle avait quitté l'orphelinat pour une famille d'accueil. En 1944, on lui avait retourné une de ses lettres : *N'habite plus à l'adresse indiquée*. Enfin, il avait passé la dernière année du conflit hors jeu.

« Toi aussi, tu as changé, dit-il.

— Pas plus que toi.

— Ah bon.

— J'ai lu les journaux pendant toute la guerre. J'ai essayé de t'écrire, mais les lettres n'ont jamais dû te parvenir. Puis il paraît que tu t'es perdu en mer et j'ai plus ou moins renoncé.

— J'étais perdu, mais ils m'ont retrouvé. Et me revoilà. Comment vas-tu ?

— Très bien, depuis que j'ai planté ma famille d'accueil. » Une expression chagrine passa sur ses traits. « Si tu savais ce que j'étais contente de m'enfuir ! Oh, Bobby, j'aimerais tant que tout soit différent ! » Un sanglot lui échappa.

« Allons... » Il la prit par les épaules. « Assieds-toi. J'ai quelque chose pour toi.

— Un cadeau ?

— Ouais. » Il lui tendit un paquet taché de graisse et de cambouis. « J'ai trimbalé ces trucs les deux dernières années de la guerre. Je les avais avec moi dans l'avion sur mon île déserte. Navré, je n'ai pas eu le temps de les remballer. »

Elle déchira le papier kraft anglais pour découvrir des exemplaires de *Winnie l'ourson* et du *Méchant petit lapin*.

« Oh ! Merci. »

Il la revoyait vêtue de la salopette de l'orphelinat, couverte de poussière et fatiguée après un match de baseball, allongée par terre dans la salle de lecture, un livre de la série Winnie ouvert devant elle.

« Le vrai Christopher Robin m'a signé le Milne, précisait-il. C'était un officier de la RAF sur une base en Angleterre. Il m'a dit qu'il ne faisait jamais ce genre de chose, d'habitude, qu'il se considérait comme un aviateur ordinaire. J'ai promis de n'en parler à personne, mais j'avais retourné ciel et terre pour trouver ce livre, et il le savait.

« L'autre a toute une histoire. Je rentrais avec le soir, en escortant des B-17 amochés, quand j'ai levé les yeux et vu deux chasseurs nocturnes allemands piquer sur nous. J'imagine qu'ils patrouillaient pour choper des Lancaster avant de retraverser la Manche.

« Bref, je les ai abattus tous les deux. Ils ont rendu l'âme près d'un petit village. Mais j'étais tombé à court de kérosène et je devais me poser. J'ai aperçu une prairie bien plate qui se terminait sur un lac : c'est là que j'ai atterri.

« En descendant de mon cockpit, j'ai aperçu une dame à l'orée du pré avec son chien de berger et un fusil de chasse. Lorsqu'elle est arrivée assez près pour voir mes réacteurs et mes décalcomanies, elle m'a dit : "Bien joué ! Venez donc souper et appeler le commandement aérien."

« On distinguait les deux ME-110 qui brûlaient au loin.

« "Vous êtes le céléberrissime Jetboy. On suit vos exploits dans le journal de Sawrey. Je m'appelle Mme Heelis."

« On a échangé une poignée de main – à son initiative.
« "Mme William Heelis ? Et on est à Sawrey ?

« — Oui.

« — Vous êtes Beatrix Potter !

« — Sans doute, oui. »

« C'était une grosse vieille dame attifée d'une robe sans chichi tout usée et d'un pull-over mité, mais je te jure, elle avait un sourire qui illuminait l'Angleterre ! »

Belinda ouvrit le second livre qui portait en page de garde la dédicace :

À l'amie américaine de Jetboy,
Belinda,
de la part de
Mme William Heelis
(« Beatrix Potter »)
12 avril 1943

Il but le café que la jeune femme lui avait préparé.

« Où sont tes amies ? »

— Il... elles devraient être là. Je pensais aller téléphoner du couloir. Je me changerai, on restera ici à parler du bon vieux temps. Je peux, vraiment.

— Non. Écoute, je te rappelle plus tard dans la semaine. On se retrouvera un soir où tu seras libre. Ce sera chouette.

— Pour sûr. »

Il se leva.

« Merci pour ces livres, Bobby, reprit-elle. Ils me font vraiment plaisir.

— Ça m'a bien plu de te revoir, Belle.

— Personne ne m'a appelée comme ça depuis l'orphelinat. J'attends ton coup de fil au plus vite, d'accord ?

— Entendu. » Il se pencha et l'embrassa de nouveau.

En descendant l'escalier, il croisa un type plus ou moins attifé en zazou – un pantalon fuseau, un long manteau, une montre de gousset, la cravate de la taille d'un cintre, les cheveux lustrés en arrière, il empestait le Brylcreem et l'Old Spice –

qui gravissait les marches deux à deux en sifflotant « It Ain't the Meat, It's the Motion ».

Jetboy l'entendit toquer à la porte de Belinda.

Dehors, il s'était mis à pleuvoir.

« Génial. On se croirait dans un film. »



Il régnait un silence de tombe la nuit suivante sur les Pine Barrens, au New Jersey, quand soudain les chiens se mirent à aboyer de partout, les chats à hurler, les oiseaux paniqués à s'envoler de milliers d'arbres pour tournoyer et piquer dans le ciel noir.

Des parasites noyèrent les émissions de radio dans tout le nord-est des États-Unis. Sur les rares postes de télévision, le volume doubla et l'écran flamboya. Face à l'afflux de bruit et de lumière, les personnes réunies face aux Dumont 9 pouces sursautèrent, éblouies et assourdies dans leurs salons, dans les bars et sur les trottoirs des magasins d'appareils ménagers d'un bout à l'autre de la côte Est.

Aux individus qui se trouvaient dehors, cette chaude nuit d'août parut plus spectaculaire encore. Un trait de lumière, haut dans le ciel, signalait la chute d'un objet. Il s'élargit, gagna en éclat, pour au final se changer en un bolide bleu-vert avant de paraître s'immobiliser et se désagréger en cent étincelles qui retombèrent, s'éteignant peu à peu dans le ciel étoilé.

Certains affirmèrent avoir vu une autre lumière de moindre taille quelques minutes plus tard. D'abord suspendue en l'air, elle fila vers l'ouest en perdant de sa brillance. Les journaux abondaient en histoires sur les « fusées fantômes » en Suède cet été-là. La période creuse pour la presse.

Quelques appels au service de météorologie ou aux bases de l'Army Air Force reçurent comme réponse qu'il s'agissait

sans doute d'une météorite isolée de la pluie d'étoiles filantes des Delta aquarides du Nord.

Dans les Pine Barrens, quelqu'un savait la vérité, mais ce quelqu'un n'était pas d'humeur à en informer qui que ce soit.



Jetboy, vêtu d'un pantalon ample, d'une chemise et d'un blouson d'aviateur marron, entra dans la Blackwell Printing Company, qu'un panonceau en bleu et rouge vifs au-dessus de la porte proclamait siège de la Cosh Comics Company.

Il s'arrêta devant le bureau de réception.

« Robert Tomlin, pour M. Farrell. »

La secrétaire, une blonde maigrelette affublée de lunettes dont la monture donnait l'impression qu'une chauve-souris campait sur sa figure, le toisa. « Il est décédé durant l'hiver 1945. Vous étiez dans l'armée, ou quelque chose comme ça ?

— Quelque chose comme ça.

— Voulez-vous parler à M. Lowboy ? C'est lui qui occupe le poste de M. Farrell, maintenant.

— J'aimerais rencontrer le responsable de *Jetboy Comics*, quel qu'il soit. »

Le bâtiment entier se mit à vibrer : au fond de l'atelier, les presses venaient de démarrer. Sur les murs de l'accueil se détachaient des couvertures de comics promettant ce qu'*elles seules* pouvaient offrir.

« Robert Tomlin, annonça la secrétaire dans l'interphone.

— *Scratch couic* jamais entendu parler *squich*.

— De quoi s'agit-il ? demanda la jeune femme.

— Dites-lui que Jetboy veut le voir.

— Oh ! » Elle le dévisagea. « Navrée. Je ne vous avais pas reconnu.

— J'ai l'habitude. »



Lowboy ressemblait à un gnome vidé de son sang – aussi pâle qu’Harry Langdon avait dû l’être, comme une herbe qui aurait poussé sous un sac de toile.

« Jetboy ! » Il tendit une main qui évoquait un amas de vers. « On vous croyait tous mort jusqu’à ce qu’on voie les journaux la semaine dernière. Vous êtes un véritable héros national, vous le savez, hein ?

— Si vous le dites.

— Que puis-je pour vous ? Je suis ravi de faire enfin votre connaissance, hein ! Mais vous devez être très occupé.

— Eh bien, tout d’abord, je me suis aperçu qu’aucun des chèques de licence et de royalties n’avait été déposé sur mon compte depuis qu’on m’a porté disparu l’été dernier.

— Ah bon ? Le service du contentieux aura mis ça en main tierce jusqu’à ce qu’un bénéficiaire légitime se présente. Je lui demande de s’en occuper.

— Ma foi, je voudrais repartir avec mes arriérés.

— Hein ? Je ne sais pas trop si ce sera possible. Ça paraît drôlement précipité. »

Jetboy le fixa.

« D’accord, d’accord, j’appelle la compta. » Il entreprit de s’égosiller dans le téléphone.

« Oh, reprit le jeune homme, un ami à moi récupère mes exemplaires. J’ai vérifié les déclarations de tirage pour les deux dernières années. Chaque numéro de *Jetboy Comics* se vend à cinq cent mille exemplaires, ces temps-ci. »

Lowboy gueula encore quelques phrases bien senties dans le combiné, puis raccrocha. « Il leur faudra un peu de temps. Autre chose ?

— Je n’aime pas ce que devient le magazine.

— Comment ça ? On en vend un demi-million par mois !

— L'avion ressemble à une balle de fusil. Et les artistes ont réduit ses ailes, bon Dieu !

— C'est l'Âge de l'Atome, jeune homme. De nos jours, les gamins se fichent bien d'un avion qui ressemble à un gigot avec des cintres plantés devant.

— Il a toujours eu cet aspect. Et pourquoi est-ce qu'il est devenu bleu dans les trois derniers numéros ?

— Ça ne vient pas de moi ! Le rouge me convenait. Mais M. Blackwell nous a envoyé un mémo : plus de rouge, sauf pour le sang. Haut placé dans la Ligue pour la vertu, celui-là.

— Dites-lui que l'avion doit avoir son aspect normal et sa vraie couleur. Par ailleurs, vous recevez toujours les comptes rendus de mission, non ? Quand Farrell occupait votre poste, on me voyait piloter, abattre des avions, déjouer des espions : du réalisme. Et il n'y avait que deux aventures de Jetboy par numéro.

— Quand Farrell occupait ce poste, répliqua Lowboy, on n'en vendait qu'un quart de million d'exemplaires par mois. »

De nouveau, Robert le dévisagea. « Je sais bien que la guerre est finie, que tout le monde veut sa maison neuve et un peu d'excitation, mais visez donc ce que j'ai trouvé sur les dix-huit derniers mois... Je n'ai jamais combattu de Croque-mort, ni mis les pieds sur une Montagne du Destin. Ça n'en finit pas. Sans déconner, le Squelette rouge ? L'Asticot ? Le professeur Blooteaux ? Et c'est quoi, cette obsession pour les crânes et les tentacules ? Des jumeaux maléfiques baptisés Sturm et Drang Hohenzollern ? L'Arthroposinge, le gorille à six coudes ? Vous les sortez d'où, ces âneries ?

— Ce n'est pas moi, mais les scénaristes. Des malades, qui prennent tout le temps de la Benzédrine et d'autres drogues. Et puis, c'est ça que veulent les mômes !

— Et les articles sur le pilotage, sur les véritables héros de l'aviation ? Je croyais que mon contrat stipulait deux articles par numéro sur des individus et événements authentiques ?

— Il faudra qu'on y jette un coup d'œil. Mais je peux vous assurer que les jeunes en ont assez de ces trucs-là. Ils veulent des monstres, des engins spatiaux, tout ce qui leur fait faire pipi au lit. Vous devez vous en souvenir, hein ? Vous aussi, vous avez été gamin ! »

Jetboy s'empara d'un crayon sur le bureau. « J'avais treize ans quand la guerre a commencé, quinze quand les Japs ont bombardé Pearl Harbor. Je me suis battu pendant six ans. Il m'arrive de penser que je n'ai *jamais* été gamin. »

Lowboy marqua une pause avant de répondre. « Écoutez, vous n'avez qu'à noter tout ce qui vous déplaît et l'envoyer. Je demanderai au service juridique d'examiner votre liste et on tâchera de régler les problèmes. Bien entendu, on imprime toujours trois numéros à l'avance, donc il faudra attendre Thanksgiving pour voir des changements. Au mieux. »

Jetboy soupira. « Je comprends.

— Je ferai tout pour vous satisfaire, parce que *Jetboy* est ma BD préférée. Les autres ne sont que du boulot, et quel boulot, Seigneur ! Les délais à respecter, les ivrognes et pire à se coltiner, les imprimeurs à surveiller, vous imaginez ! Mais j'aime bien bosser sur *Jetboy*. C'est sans pareil.

— Vous m'en voyez ravi.

— Ouais, ouais. » Lowboy pianota sur le bureau. « Je me demande ce qui les retient.

— Il faut remettre la main sur le deuxième jeu de livres comptables.

— Hé, non ! On est réglo, ici ! » Lowboy s'était levé.

« Je plaisantais.

— Ah. Dites, d'après le journal, vous avez, quoi, échoué sur une île déserte, hein ? C'était dur ?

— La solitude, oui. J'ai fini par en avoir assez de pêcher et de manger du poisson. Je m'ennuyais tellement. Sans compter que j'ai tout loupé... au sens que beaucoup de choses me

sont passées sous le nez. J'y suis resté du 29 avril 1945 au mois dernier.

« Certains jours, j'ai cru devenir fou. Le matin où j'ai vu l'*USS Reluctant* ancré à moins d'un mille au large, je n'en ai pas cru mes yeux. J'ai tiré une fusée éclairante. Ils m'ont recueilli. Le temps d'atteindre le coin où se trouvait l'avion, de le réparer, de me reposer et de rentrer, il a passé un mois. C'est bon de se retrouver chez soi.

— J'imagine. Hé, il y avait beaucoup de bêtes sauvages sur cette île ? Des lions, des tigres, toute la smala ?

— Elle mesurait un kilomètre sur deux ! s'esclaffa Jetboy. Il y avait des oiseaux, des rats et des lézards.

— Des lézards ? Gros ? Venimeux ?

— Non. Des petits. J'ai bien dû en bouffer la moitié avant de partir. Je suis devenu plutôt adroit de ma fronde bricolée avec un flexible à oxygène.

— Je parierais que oui, hein ! »

La porte s'ouvrit sur un grand type à la chemise tachée d'encre, qui entra.

« C'est bien lui, alors ? demanda Lowboy.

— Je ne l'ai vu qu'une fois, mais je crois, dit le comptable.

— Ça me va !

— Pas si vite, répliqua l'autre. Montrez-moi vos papiers et signez-moi ce reçu. »

Jetboy soupira, mais s'exécuta avant de lire le montant du chèque qui comportait bien trop peu de zéros. Il le replia et le glissa dans sa poche.

« Je laisse à votre secrétaire l'adresse où poster le prochain et je vous envoie ma liste d'objections cette semaine.

— Entendu. J'ai été ravi de vous rencontrer. Espérons qu'on mènera une longue et fructueuse collaboration.

— Je suppose que je dois vous remercier, alors. » Le jeune homme sortit derrière le comptable.

Lowboy se rassit sur son fauteuil pivotant, croisa les mains derrière sa nuque et contempla la bibliothèque de l'autre côté de la pièce.

Soudain il se pencha, arracha le combiné de sa fourche et composa le neuf pour obtenir une communication extérieure, afin d'appeler le scénariste principal de *Jetboy Comics*.

Une voix brouillée, qui trahissait une gueule de bois, lui répondit à la douzième sonnerie.

« Démerde-toi le ciboulot, c'est Lowboy. Imagine un peu : numéro spécial, 52 pages, épisode unique. Prêt ? *Jetboy sur l'île des dinosaures* ! T'as bien noté ? Une foule d'hommes des cavernes, une gonzesse, une de ces bestioles, là... King Rex ! Quoi ? Ouais, ouais, un tyrannosaure. Et peut-être une meute de soldats japs qui ignorent que la guerre est finie. Tu vois le genre. Ou alors des samourais. Depuis quand ? J'en sais rien, moi. Échoués là vers l'an mil ? Zut, on s'en tape ! Tu sais ce qu'il nous faut. On est quoi, là ? Mardi ? Tu as jusqu'à jeudi, cinq heures. D'accord ? Arrête de râler ! C'est cent cinquante dollars comme qui rigole. À tantôt. »

Il raccrocha. Puis il appela l'illustrateur et lui expliqua ce qu'il souhaitait comme couverture.



Ed et Fred revenaient d'une livraison dans les Pine Barrens.

Ils conduisaient un tombereau de huit mètres. À l'arrière, quelques minutes plus tôt, il y avait six mètres cubes de béton frais. Huit heures auparavant, il s'agissait d'eau, de sable, de gravier, de ciment... auquel s'ajoutait un ingrédient secret.

Celui-ci enfreignait trois des Règles absolues qu'on devait respecter pour gérer une affaire non enregistrée et exonérée d'impôts dans l'État du New Jersey.

Sous la houlette d'autres hommes d'affaires, ledit ingrédient, de sexe masculin, avait visité un chantier où il avait appris de première main le fonctionnement d'une bétonnière.

Non qu'Ed et Fred s'en soient mêlés. On les avait appelés à peine une heure plus tôt pour leur demander de conduire un camion à travers bois en échange de deux mille dollars.

Il faisait sombre dans la forêt, non loin de la métropole. On aurait cru qu'ils se trouvaient à cent kilomètres minimum du premier hameau.

Les phares éclairèrent des fossés où toutes sortes de rebuts, des vieux avions aux bouteilles d'acide sulfurique, gisaient en tas informes. Sur certaines décharges sans doute récentes rampaient des flammèches et des volutes de fumée. D'autres luisaient sans se consumer. Une flaque de métal liquide rota quelques bulles à leur passage.

Puis ils retrouvèrent la forêt profonde, bringuebalés par les ornières.

« Hé ! s'écria Ed. Stop ! »

Fred écrasa les freins et coupa le moteur. « Merde alors ! Mais qu'est-ce qui te prend ? »

— Là-bas derrière ! Je te jure que j'ai vu un type pousser une bille au néon de la taille de Cleveland !

— Aucune chance que je rebrousse chemin.

— Non ! Allez, Fred ! On ne voit pas ça tous les jours.

— Bordel, Ed ! Tu vas vraiment finir par nous faire tuer ! »



Il ne s'agissait ni d'une bille ni, constatèrent-ils sans avoir besoin de recourir à leurs torches, d'une mine magnétique, mais d'un récipient sphérique lumineux dont la surface était parcourue de tortillons de couleurs. Sa masse cachait celui qui le poussait.

« On jurerait un tatou en néon tout recroquevillé », dit Fred, qui était allé dans l'Ouest.

L'homme derrière l'objet cilla, incapable de voir par-delà leurs torches électriques. Crasseux, dépenaillé, il arborait une barbe tachée de tabac et des cheveux dépeignés évoquant de la laine d'acier.

Ils s'approchèrent.

« C'est à moi ! déclara-t-il en se campant, bras écartés, devant la sphère.

— Du calme, l'ancien, dit Ed. Qu'est-ce que tu as là ?

— Mon ticket pour la belle vie. Z'êtes de l'Air Corps ?

— Merde, non. Voyons un peu ce truc. »

L'autre ramassa une pierre. « Bougez plus ! Je l'ai trouvé là où l'avion s'est écrasé. L'Air Corps me filera du bon pèze pour ravoïr cette bombe A !

— Ça ne ressemble à aucune bombe atomique que j'aie pu voir, dit Fred. Vise-moi l'inscription sur son flanc. Ce n'est même pas de l'anglais.

— Bien sûr que non ! Ça doit être une arme secrète. Pour ça qu'ils l'avaient camouflée aussi bizarre.

— Qui ?

— J'aurais dû la fermer. Ôtez-vous de mon chemin. »

L'autre toisa le vieil homme. « Poursuis, tu m'intéresses.

— Ôte-toi de mon chemin, gamin ! J'ai déjà tué un type pour une boîte de maïs en conserve ! »

Fred passa la main sous le revers de sa veste, pour en ressortir un pistolet dont le canon évoquait un tuyau de drainage.

« Il s'est crashé hier soir, dit l'ancêtre, l'air apeuré. M'a réveillé. L'a illuminé le ciel entier. Je l'ai cherché tout aujourd'hui. Je croyais que les bois grouilleraient de types de l'Air Corps et de flics, mais il est venu personne.

« Je l'ai trouvé juste avant la nuit. Tout bousillé, les ailes arrachées. Avec ces gens habillés bizarre tout autour. Mecs et nanas. » Il baissa la tête, honteux. « Tous morts. Ça devait être

un avion à réaction, parce que j'ai pas trouvé d'hélice. Et cette bombe atomique, elle gisait parmi les débris. J'me suis dit que l'Air Corps paierait du bon argent pour la ravoir. Un pote à moi a trouvé un ballon météo, un jour, et ils lui ont donné un dollar vingt-cinq. Ce truc-là doit être un million de fois plus important !

— Un dollar vingt-cinq ? s'esclaffa Fred. Je t'en donne dix.

— Je peux en tirer un million ! »

L'autre releva le chien de son revolver.

« Cinquante, plaïda le vieux.

— Vingt.

— C'est pas juste. Mais d'accord. »



« Qu'est-ce que tu comptes en faire ? demanda Ed.

— La rapporter au Dr Tod. Il saura s'en débrouiller. C'est lui, le savant.

— Et si c'est une bombe A ?

— Bof ! Je doute que les bombes A aient des ajutages. Et le vieux avait raison. Les bois grouilleraient de gus de l'Air Force s'ils en avaient perdu une. Merde, on en a fait exploser cinq en tout. Ils ne peuvent pas en avoir plus d'une douzaine, et je te prie de croire qu'ils savent à tout moment où se trouve chacune.

— En tout cas, ce n'est pas une mine. Tu as un avis sur la question ?

— Je m'en tape. Si elle vaut quelque chose, le Dr Tod partagera avec nous. Il est plutôt honnête.

— Pour un escroc. »

Ils partirent d'un gros rire, tandis que l'objet bringuebalait à l'arrière du camion.



La police militaire amena le rouquin dans son bureau et se chargea des présentations.

« Asseyez-vous donc, docteur », dit A. E. avant d'allumer sa pipe.

Le roux semblait plutôt mal à l'aise, comme on pouvait l'escompter après deux jours d'interrogatoire par les services secrets.

« On m'a rapporté ce qu'il s'est passé à White Sands, reprit A. E. Je crois savoir qu'ils ont utilisé du thiopental sodique sur vous, sans effet ?

— Ça m'a rendu ivre, dit l'homme, dont la chevelure, sous cet éclairage, paraissait jaune orangé.

— Mais vous n'avez pas parlé ?

— J'ai dit des choses. Pas celles qu'ils voulaient entendre.

— Très inhabituel.

— Question de chimie sanguine. »

A. E. poussa un soupir avant de regarder par la fenêtre de son bureau de Princeton. « Très bien. Je vous écoute. Je ne prétends pas que je vais vous croire, mais je vous écoute.

— D'accord. » L'autre prit une profonde inspiration. « On y va. »

Il se mit à parler, lentement ; il articulait avec soin. Peu à peu il prit confiance, et à mesure que son débit s'accélérait, lui revint son accent, qu'A. E. avait du mal à situer – comme si un Fidjien avait appris l'anglais d'un Suédois. Le scientifique bourra deux fois sa pipe, mais la laissa éteinte après l'avoir garnie une troisième fois. Assis un peu penché en avant, il lui arrivait de hocher la tête ; ses cheveux gris dessinaient une auréole dans la lumière de l'après-midi.

L'homme en termina.

A. E. se rappela sa pipe, dénicha une allumette, enflamma le tabac, puis croisa les mains derrière sa nuque. Son pull-over présentait un petit trou près du coude gauche.

« Ils n'y croiront jamais.

— Tant pis, du moment qu'ils agissent ! répliqua l'autre. Et du moment que je récupère l'arme. »

Son hôte le dévisagea. « Si jamais ils vous croyaient, les implications éclipseraient la raison de votre présence... le fait même que *vous* soyez *ici*, si vous me suivez.

— Mais alors, qu'est-ce que nous pouvons faire ? Si mon vaisseau fonctionnait, je mènerais les recherches moi-même. À défaut, j'ai atterri là où je savais que j'attirerais l'attention, avant de demander à vous parler. Peut-être que d'autres savants, d'autres instituts... »

A. E. étouffa un rire. « Pardonnez-moi : la façon dont on conduit les choses ici vous échappe. Il y faudra l'armée. On *aura* l'armée et le gouvernement, qu'on le veuille ou non, et mieux vaut les avoir selon les meilleurs termes possibles, les nôtres, dès le départ. Notre problème, c'est d'échafauder un scénario qui leur paraisse *plausible*, mais qui les incite quand même à lancer les recherches.

« Je vais parler de vous aux gens de l'armée, puis appeler quelques amis. On sort juste d'une guerre globale, et bien des choses ont fini par passer inaperçues ou par se perdre dans le chaos ambiant. Ça pourrait nous offrir notre angle d'attaque.

« Par contre, il vaut mieux faire tout ça depuis une cabine téléphonique. La police militaire va nous accompagner, donc je vais devoir parler bas. » Il décrocha son chapeau juché sur l'angle d'une bibliothèque surchargée. « Dites, vous aimez la crème glacée ?

— Du lactose et du sucre mélangés et conservés juste sous le point de congélation ? demanda l'autre.

— Bien meilleur que ça n'en a l'air, je vous assure. Et très rafraîchissant. »

Ils quittèrent la pièce bras dessus, bras dessous.



Dans le Hangar 23, Jetboy tapota le flanc de son appareil, grêlé de cicatrices. Linc sortit de son bureau en s'essuyant les mains sur un chiffon maculé de cambouis.

« Alors, comment ça s'est passé ? demanda-t-il.

— Au poil. Ils veulent le livre de souvenirs. Ce sera leur grosse sortie du printemps si je le leur rends dans les délais, à ce qu'ils disent.

— Tu es toujours décidé à vendre l'avion ? Ça m'attristera de le voir partir.

— Ma foi, la page se tourne. Je n'ai plus envie de voler, même comme simple passager d'une compagnie aérienne.

— Tes instructions ? »

Jetboy considéra l'appareil.

« Mets-lui les rallonges d'aile et les réservoirs largables. Ça lui donne l'air plus grand et plus classe. À mon avis, il se retrouvera dans un musée ; c'est à eux que je le propose en priorité. Si ça ne marche pas, je passerai des annonces dans les journaux. On retirera l'armement si c'est un particulier qui l'achète. Vérifie que tout est bien accroché. Il n'a pas dû trop souffrir du saut de puce depuis Frisco, et Hickam Field lui avait fait une bonne révision générale. Je te laisse juge de ce qu'il lui faut.

— Entendu.

— Je t'appelle demain, sauf urgence. »



AVION HISTORIQUE À VENDRE : le bimoteur de Jetboy. 2 réacteurs de 1 200 livres-force, autonomie de 1 000 km, réservoirs largables de 300 gallons (réservoirs et rallonges d'aile inclus), longueur 9,45 m, envergure 10,05 m (14,95 m av. rallonges). Offres raisonnables acceptées. À voir absolument. Exposé au Hangar 23, Maintenance aéronautique Bonham, Shantak, New Jersey.

Debout devant la librairie, Jetboy admirait la pyramide de nouveaux titres en vitrine qui dénotait la fin du rationnement de papier. L'an prochain, son livre en ferait partie : pas une simple BD, mais l'histoire de son rôle dans le conflit. Pourvu qu'il soit assez bon pour ne pas se perdre dans la masse...

À croire, comme l'avait dit quelqu'un, que le moindre péquenaud avait écrit son bouquin pour expliquer comment il avait sauvé le monde libre.

Il y avait là six Mémoires de guerre dont les auteurs s'étageaient du général de division au lieutenant-colonel ; les péquenauds simples soldats n'écrivaient donc pas autant ?

Ou peut-être qu'ils se rabattaient sur les deux douzaines de romans de guerre qui composaient un autre étalage ?

Près de la porte, dans une vitrine séparée, s'élevaient des piles jumelles de best-sellers, deux livres qui n'avaient rien à voir avec la guerre. L'un s'intitulait *Le poids de la sauterelle*, par un certain Abendsen¹ (Hawthorne Abendsen, à l'évidence un pseudonyme), et l'autre *La culture des fleurs à la lueur des bougies dans une chambre d'hôtel*, par quelqu'un d'effacé au point de signer « Madame Charles Fine Adams² », un épais volume, sans doute un recueil de poèmes illisibles dont, dans sa bizarrerie, le grand public s'était entiché. Des goûts et des couleurs...

Jetboy fourra ses mains dans les poches de son blouson de cuir et se dirigea vers la salle de cinéma la plus proche.



Tod, qui regardait la fumée s'élever du labo, attendit que retentisse la sonnerie du téléphone. À huit cents mètres de là, des gens entraient et sortaient en courant du bâtiment.

1. Cf. le roman de Philip K. Dick, *Le maître du Haut Château*, J'ai lu, 2012. (N.d.T.)

2. Cf. le roman de Richard Brautigan, *L'avortement*, Seuil, 1973. (N.d.T.)

Il ne s'était rien passé pendant deux semaines. Thorkeld, le scientifique qu'il avait engagé pour diriger les tests, lui avait rendu un rapport quotidien. La substance restait sans effet sur les singes, les chiens, les rats, les lézards, les serpents, les grenouilles, les insectes, et même sur les poissons dans l'eau. Le Dr Thorkeld commençait à croire que les hommes de Tod avaient payé vingt dollars pour un gaz inerte dans un récipient fantaisie.

Quelques instants plus tôt, une explosion avait donc retenti et, depuis lors, il attendait.

Le téléphone sonna.

« Tod... Oh ! Seigneur ! Ici Jones, au labo. C'est... » Des parasites crépitèrent sur la ligne. « Ah, nom de Dieu ! Ils... Thorkeld... ils sont tous... » Il y eut un coup sourd non loin du récepteur. « Oh la la... »

— Calmez-vous. Tous ces gens là dehors sont en sécurité ?

— Oui, oui... Les... Oooh ! » Tod entendit vomir à l'autre bout du fil. Il attendit. « Désolé, docteur. Le labo est toujours scellé. L'incendie n'est qu'un petit feu d'herbes à l'extérieur. Un mégot de cigarette, sans doute.

— Expliquez-moi ce qu'il s'est passé.

— J'étais sorti fumer. Quelqu'un là-dedans a dû faire une bêtise, laisser tomber quelque chose. Je... je ne sais pas. Il... La plupart sont morts, je crois. J'espère. Je ne sais pas. On... Minute, minute. Je vois quelqu'un de vivant dans le bureau. Je le vois d'ici, il y a un... »

Un déclic. On venait de décrocher un autre combiné sur la ligne, dont le volume sonore se réduisit.

« Tog. Tog, dit une voix – l'imitation d'une voix.

— Qui est à l'appareil ?

— Torgk...

— Thorkeld ?

— Gah. Scour. Scour. Gah. »

Un bruit lui parvint, évoquant un sac de calamars balancé sur un toit de tôle. « Scour ! » Suivi de celui d'une grande quantité de gelée déversée dans un tiroir encombré.

Un coup de feu. Le combiné rebondit sur une surface dure.

Jones reprit la parole dans son propre appareil. « Il... s'est tiré... une balle dans... heu...

— J'arrive tout de suite. »



Après le nettoyage, il retrouva son bureau, secoué par ce qu'il avait vu. Le récipient restait intact. L'accident n'avait impliqué qu'un échantillon. Il n'avait pas affecté les animaux de laboratoire, seulement les humains. Trois étaient morts sur le coup. Thorkeld s'était suicidé. Contraints et forcés, Jones et lui avaient dû en tuer deux autres. Un septième manquait à l'appel, mais n'était sorti ni par les portes, ni par les fenêtres.

Tod s'assit dans son fauteuil et s'accorda un long moment de réflexion. Puis il se pencha pour enfoncer le bouton serti sur sa table de travail.

Filmore entra dans la pièce, un paquet de télégrammes et d'ordres de courtage sous le bras. « Oui, docteur ? »

Tod ouvrit le coffre-fort de son bureau et entreprit de sortir des liasses de billets. « Filmore, je voudrais que vous alliez à Port Elizabeth, en Caroline du Nord, et que vous m'achetiez cinq ballons dirigeables souples. Dites-leur que je suis vendeur de voitures. Faites-moi livrer cinq millions de pieds cubiques d'hélium à mon entrepôt en Pennsylvanie. Listez-moi le matériel qu'on y a de stocké. Ce qui nous manque, on pourra se le procurer dans les magasins de surplus. Chopez-moi le capitaine Mack, assurez-vous qu'il a encore son cargo. Il nous faudra de nouveaux passeports. Trouvez-moi Cholley Sacks ; j'aurai besoin d'un contact en Suisse. Et d'un pilote d'aérostat certifié. Qu'est-ce que j'oublie ? Combinaisons de plongée,

oxygène, gueuses de plomb... deux à trois tonnes. Un viseur de bombardement, des cartes marines. Et apportez-moi une tasse de café.

— Fred a son permis de pilote d'aérostat.

— Ces deux-là ne laissent jamais de me surprendre.

— Je croyais qu'on avait fait notre dernier coup, patron.

— Filmore. » Tod regarda son ami de vingt ans. « Filmore, certains coups, on *doit* les faire, qu'on le veuille ou non. »



Les gamins qui, dans la cour de l'immeuble, sautaient à la corde en chantant des comptines avaient commencé dès la seconde où ils étaient rentrés de l'école.

Au début, ça dérangeait Jetboy. Il se leva de sa machine à écrire pour gagner la fenêtre. Une fois là, cependant, au lieu de leur crier après, il entreprit de les observer.

Il peinait sur le livre, de toute façon. Le simple énoncé des faits quand il parlait aux services secrets pendant la guerre lui semblait se muer en litanie de vantardises lorsqu'il couchait les mots sur le papier.

Trois avions, deux ME-109 et un TA-152, surgirent des nuages pour fondre sur le B-24 estropié qui avait essuyé des tirs de DCA. Il avait deux hélices en charpie et la tourelle supérieure manquante.

Un des 109 entama un bref piqué, sans doute pour effectuer un demi-tonneau et arroser le ventre du bombardier.

J'engageai mon appareil dans un large virage et décochai un tir en déflexion de sept cents mètres de distance. Je vis trois projectiles toucher le Messerschmitt, qui commença à se désagréger.

Le T-152 m'avait vu ; il plongeait pour m'intercepter. Alors que le 109 explosait, je réduisis les gaz tout en déployant mes aérofreins. Le 152 me frôla à moins de cinquante mètres. Je lus la

surprise sur le visage du pilote. Je l'arrosai d'une salve de 20 mm pendant qu'il passait en trombe. Tout l'arrière de son avion à partir de la verrière du cockpit se désintégra.

Je montai en roulé. Le dernier Messerschmitt suivait le Liberator qu'il allumait à l'aide de ses mitrailleuses et de son canon. Il avait mis hors de combat le mitrailleur de queue et la tourelle ventrale ne disposait pas de l'élévation nécessaire. Le bombardier tâchait de sinuer afin d'offrir un angle de tir aux mitrailleurs de sabord. Malheureusement, seule l'arme du sabord gauche fonctionnait encore.

Je me situais à plus de mille cinq cents mètres, mais ma montée m'avait amené au-dessus de l'ennemi, sur sa droite. J'abaissai le nez de mon appareil et décochai un obus de 75 mm juste avant que la mire ne cadre le 109.

Tout le milieu de l'autre avion disparut – je distinguai la France à travers la brèche. La seule image qui me vienne à l'esprit, c'est celle d'un parapluie vu du dessus qu'on aurait soudain replié. Le Messerschmitt ressemblait à une guirlande de Noël argentée en tombant.

Les quelques mitrailleurs qu'il restait au B-24 ouvrirent alors le feu sur moi, faute de reconnaître mon appareil. J'émis mon code IFF¹, mais le récepteur devait être bousillé.

Loin en contrebas, j'apercevais deux parachutes allemands. Les pilotes des deux premiers chasseurs avaient donc pu s'éjecter. Je regagnai ma base.

Lors de l'inspection de maintenance, on nota l'absence d'un de mes obus de 75 mm et de douze balles de 20 mm. J'avais abattu trois avions ennemis.

J'appris par la suite que le B-24 s'était écrasé dans la Manche sans laisser de survivants.

1. *Identification, friend or foe* (identification ami ou ennemi). Mode de communication crypté qui permet d'identifier les avions civils et militaires. On emploie en français cet acronyme anglais. (N.d.T.)

Il soupira. *Qui veut lire des trucs pareils ? La guerre est terminée. Restera-t-il un public pour Le gamin à réaction quand il paraîtra ? Les acheteurs de Jetboy Comics ne sont-ils pas tout simplement des crétins congénitaux ?*

Et puis qui voudra de moi ? Qu'est-ce que je peux faire, maintenant ? Combattre le crime ? Je me vois d'ici mitrailler des voitures de malfaiteurs. Fair-play, tiens. Trimballer des candidats pour leurs tournées électorales à la campagne ? Ça ne se fait plus depuis Hoover et je ne veux plus piloter. Cette année, le nombre de passagers commerciaux pour les départs en vacances dépassera celui de tous les volants des quarante-trois années précédentes réunis – aéro-postale, pulvérisations d'insecticide et guerres incluses.

Qu'est-ce que je peux faire ? Combattre un monopole ? Traquer les profiteurs de guerre ? Punir les méchants vieillards qui roulent l'État dans la farine en affamant les gamins des orphelinats qu'ils dirigent ? Pas besoin de moi pour ça, il faut plutôt les Petites Canailles. Dehors, on chantait toujours, et on sautait à la corde.

*« Et ça fait boum ! là sur Berlin,
On voit courir les Fridolins
En ch'mise de nuit,
Dans les abris... »*

Les gamins accélérèrent le rythme, avant de ralentir. *Ils ont beaucoup trop d'énergie, se dit-il.*

*« Y en a qui jouent à la belote,
Mais y en a d'aut' qu'ont les chocottes !
À bas Hitler ! Vive l'Angleterre !
On fout l'Allemagne par terre ! »*

Jetboy se détourna de la fenêtre. *Peut-être que je devrais retourner au cinéma.*

Depuis sa rencontre avec Belinda, il n'avait guère fait que lire, écrire et se payer des toiles. Avant de rentrer au pays, les derniers films qu'il avait vus en France, fin 1944, dans une salle de conférences bondée, consistaient en un programme double bien ringard. *Natzy Nuisance*, un United Artists de 1943, avec Bobby Watson dans le rôle d'Hitler et l'un de ses acteurs de composition favoris, Frank Faylen, était le moins mauvais des deux. L'autre, une belle ânerie de la Producers Releasing Corporation, *Jive Junction*, avec Dickie Moore, mettait en scène des zazous qui dansaient le jitterbug au café du coin.

Sa première initiative, une fois son chèque touché – ce qui lui avait rapidement permis de dégoter un appartement –, avait consisté à localiser le cinéma le plus proche, où il avait visionné *Un héritage sur les bras*, sur une maison remplie de ploucs bizarres, avec Fred McMurray et Marjorie Main, ainsi qu'un acteur nommé Porter Hall qui jouait des assassins jumeaux appelés Bert et Mert. Lorsque McMurray demande comment les reconnaître, Main ramasse un manche de hache et frappe l'un d'eux au creux des reins – son buste s'affale en une caricature de la forme humaine, mais il reste sur ses pieds. « Ça, c'est Mert, annonce-t-elle en jetant le manche de hache sur le tas de bois. Il a un souci de dos. » Jetboy considérait ce film, où abondaient les meurtres et le radium, comme le plus drôle qu'il ait vu de sa vie.

Depuis lors, il allait jusque dans trois cinémas différents et regardait six à huit films par jour. Il se réadaptait ainsi à la vie civile, comme la plupart des soldats et des marins.

Il avait vu *Le poison* avec Ray Milland et à nouveau Frank Faylen qui, cette fois-ci, jouait un infirmier dans un asile de fous ; *Le lys de Brooklyn* ; *L'Introuvable rentre chez lui*, avec William Powell au mieux de sa forme d'alcoolique mondain ; *L'or et les femmes* ; *La cinquième chaise*, avec Fred Allen ; *La blonde incendiaire* ; *Les forçats de la gloire* (Jetboy avait été le sujet d'un des articles de Pyle, le héros correspondant de guerre,

en 1943) ; *L'île des morts*, une histoire d'horreur avec Boris Karloff ; une nouvelle sorte de film, *Rome, ville ouverte*, dans une salle d'art et d'essai ; et *Le facteur sonne toujours deux fois*.

Et encore des westerns et des policiers de la Monogram, de la PRC et de la Republic, qu'il voyait dans des cinémas de quartier ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre et oubliait dix minutes après avoir quitté la salle. L'absence de noms connus et l'inaptitude au combat patente des vedettes masculines trahissaient les parents pauvres de programmes doubles, réalisés pendant la guerre, chacun d'une durée de cinquante-neuf minutes.

Jetboy soupira. Ce retard de films à rattraper symbolisait tout ce qu'il avait manqué. Coincé sur son île, il avait même loupé les jours de la victoire en Europe et sur le Japon¹ avant que l'équipage de l'*USS Reluctant* ne les retrouve, son avion et lui. À entendre les gars du bord causer, on aurait cru qu'ils avaient eux aussi un déficit de guerre et de cinéma à combler.

Il attendait avec impatience les films de l'automne, qu'il verrait à leur sortie, comme tout le monde. Comme du temps de l'orphelinat.

Jetboy se rassit devant sa machine à écrire. *Si je ne bosse pas, je ne terminerai jamais ce truc. J'irai au cinéma ce soir.*

Il entreprit de dactylographier les actes de bravoure qu'il avait accomplis le 12 juillet 1944.

Dans la cour, les mères appelaient les mômes pour dîner, les pères revenant de leur journée de travail. Deux ou trois sautaient encore à la corde, voix ténues dans l'air vespéral :

« *On n'a jamais vu ça,
Adolf Hitler en pyjama,
Mussolini en ch'mise de nuit,
Et Chamberlain en cal'çon d'bain !* »

1. Respectivement le 8 mai et le 2 septembre 1945. (N.d.T.)



Le Mercier¹ de la Maison-Blanche passait une journée de chiotte.

Elle avait débuté par un coup de fil peu après six heures du matin – les peureuses du Département d'État avaient eu vent de nouvelles rumeurs en Turquie. Les Soviets déplaçaient leurs troupes près des frontières du pays.

« Alors, répondit l'homme du Missouri avec son franc-parler habituel, appelez-moi quand elles auront franchi cette fichue frontière, pas avant. »

Et maintenant, ça.

Le Premier citoyen d'Indépendance regarda la porte se refermer, dérochant à sa vue le talon d'Einstein. La chaussure en question aurait eu besoin d'un ressemelage.

Il se rencogna dans son fauteuil, souleva ses lunettes et se frotta les yeux, puis, posant les coudes sur son bureau, joignit l'extrémité de ses doigts en pyramide. Il considéra le modèle réduit de charrue placé au bord de sa table (en lieu et place du fusil Garand M1 miniature qui avait trôné là de son entrée en fonctions à la victoire sur le Japon). Il y avait trois livres empilés sur le coin droit du plan de travail : une bible, un dictionnaire des synonymes écorné par l'usage et une histoire illustrée des États-Unis. Trois boutons permettaient d'appeler divers assistants, mais il ne les utilisait jamais.

Maintenant que la paix règne, je me débats pour empêcher dix guerres d'éclater dans vingt endroits différents, je vois se profiler des grèves dans toute l'industrie, ce qui est vraiment dommage – les gens réclament à cor et à cri davantage de voitures, de réfrigérateurs, et ils sont aussi fatigués que moi de faire la guerre et de la préparer.

1. On surnommait ainsi Harry S. Truman, président des États-Unis depuis 1945 (il avait remplacé Roosevelt, dont il était le vice-président, à la mort de celui-ci), parce qu'il avait en effet possédé une mercerie après la Première Guerre mondiale. (N.d.T.)

Et il faut que je remette le feu aux poudres en ordonnant de chercher une fichue bombe bactériologique qui pourrait infecter la totalité des USA et tuer la moitié de ses habitants, au moins.

On aurait dû en rester aux pierres et aux gourdins.

Plus tôt je ramènerai mes fesses au 219 North Delaware, à Independence, et mieux je me porterai, de même que ce fichu pays.

Sauf si cet enfoiré de Dewey se porte à nouveau candidat. Comme disait Lincoln, je préférerais avaler entier un fauteuil à bascule que laisser cet enfoiré devenir président.

C'est le seul motif qui me retiendra ici une fois que j'aurai achevé le mandat de M. Roosevelt.

Bon. Lançons cette chasse au dahu, qu'on puisse laisser la Seconde Guerre mondiale derrière nous une bonne fois pour toutes.

Il décrocha le combiné du téléphone.

« Passez-moi les chefs d'état-major.

— Ici le major-général Truman.

— Major, ici l'autre Truman, votre cousin et patron. Vous voulez bien mettre le général Ostrander en ligne ? »

En attendant, le président regarda, par-delà l'aérateur de vitre (il détestait les conditionneurs d'air), les arbres du parc. Le ciel présentait la nuance de bleu qui tourne vite au cuivré en été.

Il consulta la pendule murale : 10 h 23. Quelle journée... Quelle année... Quel siècle...

« Général Ostrander à l'appareil, monsieur.

— Mon général, il nous tombe une nouvelle catastrophe sur le paletot... »



Deux semaines plus tard, la lettre arriva.

Déposez 20 millions de dollars sur le compte n° 43Z21 du Crédit Suisse, à Berne, avant 23 heures le 14 septembre, ou

vous perdrez une grande ville. Vous connaissez l'arme ; vos gens la cherchent. Je la détiens ; j'en utiliserai la moitié sur la première ville. Pour m'empêcher d'y recourir une seconde fois, le prix passera à 30 millions de dollars. Vous avez ma parole que je ne l'emploierai pas et que vous recevrez des instructions pour la récupérer si vous effectuez le premier paiement.

Le Mercier du Missouri décrocha son téléphone.

« On passe à la vitesse supérieure. Convoquez le cabinet, réunissez les chefs d'état-major. Et, Ostrander...

— Oui, monsieur le président ?

— Choisissez-moi ce gamin pilote, son nom m'échappe...

— Jetboy, monsieur ? Il ne figure plus au service actif.

— Flûte alors, il vient juste de rempiler !

— À vos ordres, monsieur le président. »



L'objet apparut sur les écrans radars à 14 h 24 le mardi 15 septembre 1946.

À 14 h 31, il se dirigeait toujours lentement vers la ville à une altitude d'environ dix-huit mille mètres.

À 14 h 41, on déclencha la première des nombreuses sirènes d'attaque aérienne dont la dernière utilisation dans New York remontait à un exercice de black-out en avril 1945.

À 14 h 48, la peur régnait.

À la Défense civile, quelqu'un se trompa d'interrupteur, coupant le courant partout, sauf dans les hôpitaux, les postes de police et les casernes de pompiers. Les rames de métro s'immobilisèrent. Les engins s'arrêtèrent, les feux tricolores s'éteignirent. Une bonne moitié des équipements de secours, qu'on n'avait plus vérifiés depuis la fin de la guerre, refusa de se mettre en marche.

Les rues se retrouvèrent bondées. Des flics couraient de-ci de-là pour tâcher de réguler la circulation. Certains policiers paniquèrent en recevant leurs masques à gaz. Le réseau téléphonique se bloqua. Des bagarres éclatèrent à plusieurs carrefours. Des gens se firent piétiner aux sorties des stations de métro et dans les cages d'escalier des gratte-ciel.

Les ponts se bouchèrent.

Des directives contradictoires affluaient. Dirigez les gens vers les abris souterrains. Non, non, évacuez l'île. Deux flics au même coin de rue hurlaient des ordres conflictuels à la foule. La plupart des passants se contentaient d'attendre en regardant alentour.

Bientôt un point dans le ciel au sud-est attira leur attention. Un petit point brillant.

La DCA se déchaîna sur lui, sans l'atteindre ; il s'en fallait de trois bons kilomètres d'altitude.

Il continua sa progression.

Quand les canons installés au New Jersey se mirent de la partie, la panique se répandit pour de bon.

Il était quinze heures.



« C'est vraiment très simple », dit le Dr Tod. Il baissa les yeux sur Manhattan, qui s'étalait devant lui tel un trésor. Il se tourna vers Filmore en brandissant un dispositif cylindrique qui évoquait le rejeton d'une bombe artisanale et d'une serrure à combinaison. « S'il m'arrive quoi que ce soit, insérez ce détonateur dans le support au sein de l'explosif. » Il désigna l'ouverture, masquée par du ruban adhésif, dans le récipient couvert d'une écriture semblable à du sanscrit. « Réglez-le sur 500, puis manœuvrez ce levier. » Il désigna la trappe de la soute à bombes. « Le globe tombera de lui-même. On n'a même pas besoin du viseur. La précision importe peu. »

Il regarda son compagnon à travers la grille de son casque. Tous portaient des combinaisons de plongée reliées par des tuyaux à un réservoir central d'oxygène.

« Assurez-vous d'abord, bien sûr, que chacun porte casque et combinaison. Votre sang entrerait en ébullition dans l'air raréfié. Il suffit à ces tenues de maintenir la pression durant les quelques secondes d'ouverture de la soute à bombes.

— Je ne prévois aucun problème, patron.

— Moi non plus. Une fois qu'on a bombardé New York, on gagne le point de rendez-vous avec le bateau, on se pose et on met le cap sur l'Europe. Ils n'auront qu'une hâte, à ce moment-là, c'est de nous payer. Ils ne peuvent pas savoir qu'on va utiliser l'arme bactériologique tout entière. Sept millions de morts devraient les convaincre qu'on ne plaisante pas.

— Regardez ! lança Ed depuis le siège du copilote. Très en dessous de nous. Des tirs de DCA !

— On se trouve à quelle altitude ?

— Environ dix-neuf mille cinq cents mètres, répondit Fred.

— La cible ? »

Ed soupira et consulta une carte. « À vingt-cinq kilomètres droit devant. Il n'y a pas à dire, vous avez parfaitement jugé ces courants aériens, docteur Tod. »



Ils l'avaient envoyé sur un aérodrome dans la banlieue de Washington, où il attendait. Ainsi, Jetboy se tenait à portée de la plupart des grandes villes de la côte Est.

Il avait passé sa journée tantôt à lire, tantôt à dormir, tantôt à évoquer la guerre avec les autres pilotes. La plupart d'entre eux, trop novices, n'avaient toutefois combattu que durant les derniers jours du conflit.

Beaucoup étaient des pilotes d'avion à réaction comme lui, formés sur P-59 Airacomet ou P-80 Shooting Star. Certains de ceux qui hantaient la salle de briefing appartenaient à une escadrille de P-51 à hélices. Il régnait une certaine tension entre les tenants du chalumeau et les bouffeurs de pistons.

Mais tous représentaient une nouvelle espèce. La rumeur voulait que Truman accorde d'ici douze mois son autonomie à l'Army Air Force, qui deviendrait l'Air Force. Âgé de dix-neuf ans, Jetboy se faisait déjà l'effet d'une relique.

« Ils bossent sur un truc qui permettra de franchir le mur du son, dit un des pilotes. C'est Bell qui s'en charge.

— Selon un pote à moi sur la base de Muroc, l'Aile volante sera bientôt au point. Ils préparent sa version à réaction, un bombardier capable de parcourir deux mille kilomètres en quatre heures, de transporter treize membres d'équipage et sept couchettes, et de rester en vol jusqu'à un jour et demi ! répliqua un autre.

— Quelqu'un en sait davantage sur cette alerte ? demanda un jeune type nerveux qui arborait un insigne de sous-lieut'. Les Russes qui trament quelque chose ?

— Il paraît qu'on part en Grèce. De l'ouzo à gogo.

— Plutôt de la vodka tchèque de pelures de patate. On aura de la chance si on est rentrés pour Noël. »

Jetboy s'aperçut que les bavardages de la salle de briefing lui avaient manqué plus qu'il ne l'aurait cru.

L'interphone s'alluma en crachotant et un klaxon glapit.

Il consulta sa montre. 14 h 25.



Plus encore que le badinage façon Air Corps, *voler* lui avait manqué. Toutes ses sensations lui revenaient. La veille au soir, pour rejoindre Washington, il n'avait effectué qu'un saut de puce.

Aujourd'hui, on se serait cru de retour en pleine guerre. Il avait un vecteur. Il avait une cible. Il avait une mission.

Il avait aussi un prototype de combinaison pressurisée T-2 fourni par la marine, digne d'un fabricant de corsets, tout en caoutchouc et lacets, nantie de bouteilles d'oxygène et d'un véritable casque spatial droit sorti de *Planet Comics*. Ils la lui avaient ajustée la veille au soir après avoir remarqué les ailes de haute altitude et les réservoirs largables de son avion.

« Mieux vaut vous l'adapter, avait dit le sergent-chef.

— Ma cabine est pressurisée.

— Au cas où on aurait besoin de vous et où quelque chose tournerait mal, alors. »

Il se sentait engoncé dans la tenue, qui n'était pas encore pressurisée. Les bras auraient convenu à un gorille, le torse à un chimpanzé. « Vous apprécierez la marge de manœuvre si ce truc se gonfle en urgence, avait promis le sergent-chef.

— C'est vous le patron. »

Ils avaient même repeint le torse en blanc et les jambes en rouge pour les assortir à sa panoplie. Ses lunettes et son casque d'aviateur bleus apparaissaient à travers la bulle de plastique transparent.

Alors qu'il grimpeait dans le ciel en compagnie du reste de l'escadrille, il se félicita de disposer d'un pareil accessoire. Il avait pour mission d'accompagner les P-80 et de n'engager le combat qu'en cas de besoin – l'esprit d'équipe n'était guère dans sa nature.

Le ciel s'ouvrant devant lui était du bleu du rideau de fond dans le *Vénus, Cupidon et le temps* d'Il Bronzino, exception faite d'un long nuage au nord. Jetboy avait le soleil au-dessus de son épaule gauche. L'escadrille monta en chandelle. Il fit osciller ses ailes. Les appareils se disposèrent en échelons et sortirent leurs armes.

Ses mitrailleuses de 20 mm donnèrent de la voix.

Des balles traçantes jaillissaient des six armes lourdes de calibre 50 que comportait chaque P-80. L'escadrille, laissant derrière elle les avions à hélices, mit le cap sur Manhattan.



Ils avaient l'air d'un essaim d'abeilles en furie tournoyant sous un faucon.

Le ciel se remplissait d'appareils, à réaction ou non, qui montaient tels les nuages d'un ouragan.

Plus haut, un objet massif se dirigeait lentement vers New York. De là où se serait situé l'œil de l'ouragan jaillissait un torrent de tirs antiaériens plus fourni que tout ce que Jetboy avait pu voir en Europe ou au Japon.

Mais les munitions explosaient trop bas, à peine au niveau des chasseurs les plus élevés.

Le contrôle les appela. « QG Clark Gable aux escadrilles. La cible occupe une altitude de cinquante-cinq mille pieds... je répète : cinquante-cinq mille pieds. Elle file vingt-cinq nœuds est-nord-est. La DCA tire trop court.

— Cessez ce barrage, répondit le commandant. Nous allons tâcher de grimper assez pour effectuer des tirs en déflexion. Escadrille Hodi, suivez-moi. »

Jetboy leva les yeux vers l'azur lointain. L'objet continuait sa course sans se presser.

« Que transporte l'appareil ennemi ? demanda-t-il au poste de contrôle.

— QG à Jetboy : une bombe quelconque, à ce qu'on nous a dit. Il doit s'agir d'un aérostat d'au moins cinq cent mille pieds cubiques pour voler si haut. À vous.

— J'entame mon ascension. Si les autres avions ne peuvent pas atteindre l'altitude voulue, rappelez-les. »

Un silence à la radio, puis : « Reçu. »

Alors que les P-80 luisaient tels des crucifix en argent au-dessus de lui, il cabra son appareil.

« On y va, bébé, murmura-t-il. Volons un peu. »



Les Shooting Star commencèrent à décrocher dans l'air raréfié. Jetboy n'entendait que son souffle dans ses oreilles, ainsi que, plus lointaine, la plainte aiguë de ses réacteurs.

« Allez, ma fille ! Tu peux y arriver ! »

L'objet au-dessus de lui se discernait désormais un peu mieux – un aérostat de fortune fait d'une demi-douzaine de ballons dirigeables souples desquels pendait une nacelle, jadis la coque d'une vedette-torpilleur. Pour le voir plus nettement, Jetboy devait encore gagner davantage en altitude. Plus haut, le ciel était violet, glacial. Seul le vide spatial s'étendait au-delà.

Les derniers P-80 glissaient en biais sur l'escalier d'azur. Ils avaient tenté de tirer en déflexion, certains effectuant un demi-tonneau comme le faisaient les chasseurs pendant la guerre pour atteindre le ventre d'un bombardier. Leurs balles traçantes retombaient bien avant d'atteindre les ballons.

L'un des avions chuta de trois mille mètres avant que le pilote ne le reprenne en main.

L'appareil de Jetboy protestait, geignait. Le jeune homme luttait pour le contrôler. Il le cabra de nouveau, non sans mal.

« Évacuez tous les autres », dit-il au QG Clark Gable. Avant d'ajouter, à l'adresse de son jet : « On te donne un peu de marge. »

Il largua les réservoirs auxiliaires, qui churent telles des bombes dans son sillage, et ouvrit le feu de ses mitrailleuses. Elles donnèrent de la voix, encore et encore.

Ses traçantes décrivrent des arcs en direction de la cible, puis retombèrent à leur tour. Il tira quatre dernières salves de 20 mm, vida ensuite ses deux mitrailleuses lourdes de queue, qui ne contenaient que cinquante munitions chacune.

Il capota en plein air, tel un saumon qui plongerait pour se débarrasser de l'hameçon, prit de la vitesse durant une bonne minute, puis cabra le JB-1 afin d'entamer une longue montée en spirale.

« Ça va mieux, hein ? »

Les réacteurs profitaient de la perte de poids pour donner à plein régime.

En bas, c'était Manhattan et ses sept millions d'individus. Ils devaient regarder – en sachant que ce serait peut-être les dernières scènes qu'ils verraient. Vivre à l'Âge de l'Atome reviendrait peut-être à passer son temps les yeux tournés vers le ciel en se demandant : *Ça y est ?*

De son pied botté, Jetboy abaissa un levier. Un obus de 75 mm glissa dans la culasse. Puis l'aviateur posa la main sur la barre de chargement automatique et tira sur le manche.

L'avion rouge fendit l'air comme une lame de rasoir.

Il se rapprochait davantage que les autres, mais ça ne suffisait toujours pas. Il ne disposait que de cinq obus pour accomplir sa mission.

L'appareil grimpait, tant bien que mal désormais, comme un animal au poil roux escaladant à la force de ses griffes une tapisserie bleue qui se déroberait un peu plus à chaque saut.

Il pointa le nez du jet vers le zénith.

Tout parut se figer.

Une ligne langoureuse de balles traçantes s'étira vers lui depuis la nacelle.

Il donna du canon.

TÉMOIGNAGE DE L'AGENT DE POLICE FRANCIS
V. O'HOOEY,

15 SEPTEMBRE 1946, 18 h 45

On tâchait d'empêcher une bousculade causée par la panique sur la 6^e Avenue. Les gens se sont calmés d'eux-mêmes en suivant les combats aériens et le reste.

Un ornithologue amateur trimbalait une paire de jumelles, que je lui ai confisquée. Grâce à ça, je n'ai pas raté grand-chose du spectacle. Les avions volaient trop bas ; la DCA du Bowery tirait trop court. Je maintiens qu'on devrait poursuivre l'armée : les gars de la Défense aérienne avaient tellement les foies qu'ils ont oublié de régler les détonateurs de leurs obus – certains d'entre eux sont retombés dans le Bronx et ont rasé tout un bloc d'immeubles.

Bref, l'avion rouge, l'appareil de Jetboy, quoi, prend de l'altitude. Il vide les chargeurs de ses mitrailleuses, je crois bien, sans arriver à endommager cette espèce de dirigeable.

Je suis encore dans la rue quand une pompe à incendie déboule, sirènes hurlantes, avec l'ensemble de sa caserne de pompiers à bord, réservistes inclus. Le lieutenant me crie de monter, il faut qu'on aille dans le West Side s'occuper d'un accident de la circulation et d'une émeute.

Ni une ni deux, je grimpe sur leur engin et je tâche de continuer à mater ce qui se passe là-haut.

L'émeute est plus ou moins finie. Les sirènes d'alerte aérienne gueulent toujours, mais tout le monde regarde en l'air.

Le lieutenant nous gueule de mettre les badauds à l'abri dans les immeubles, au moins. J'en pousse quelques-uns sous les porches, et ensuite je jette un nouveau coup d'œil dans les jumelles.

Surprise, Jetboy a dézingué un des ballons (avec son obusier, à ce qu'il paraît), du coup le dirigeable paraît plus grand, vu qu'il a perdu un peu d'altitude. Mais le gamin n'a plus

de munitions, il a du mal à voler aussi haut que l'autre, et il se met à décrire des cercles.

J'ai oublié de dire que pendant tout ce temps, l'ennemi a tant de mitrailleuses en action qu'on croirait un cierge magique. L'avion de Jetboy en prend pour son grade.

Alors il effectue un dernier tour et s'écrase en plein sur la nacelle, si c'est bien ainsi que ça s'appelle. Au ralenti, si vous voulez. Ça rentre comme dans du beurre.

Le dirigeable donne l'impression de descendre, très légèrement. Puis le lieutenant m'arrache les jumelles, et alors j'essaie de regarder avec ma main en visière.

Soudain, un éclair. Je crois d'abord que tout le truc a explosé. Je m'abrite derrière une bagnole, mais les ballons restent toujours visibles quand je lève les yeux.

« Attention ! Planquez-vous ! » crie le lieutenant. Tout le monde perd un peu la tête. Et que je plonge sous la première bagnole, et que je pars en courant comme un dératé, et que je traverse une vitrine... L'espace d'une minute, on jurerait un film des Trois Stooges.

L'instant d'après, il pleut des débris d'avion rouge sur toutes les rues alentour et un gros morceau tombe sur l'Hudson Terminal...

Flammes et jets de vapeur jaillissaient dans le cockpit brisé comme une coquille d'œuf. Les ailes s'étaient repliées en éventail. Un spasme secoua Jetboy comme les cabestans de sa combinaison pressurisée se gonflaient. Le dos incurvé, il devait ressembler à un chat effrayé.

La paroi de la nacelle, qui avait cédé tel un rideau sous l'impact, laissait échapper de l'oxygène qui recouvrait le cockpit d'une pellicule de givre.

Il arracha les tuyaux de sa combinaison. Sa bouteille de secours contenait cinq minutes de réserve d'air. Se jucher sur le nez de l'appareil se révéla difficile. Cette tenue, en temps

normal, permettait juste de s'éjecter et de tirer sur l'anneau du parachute.

L'avion tressauta comme une cabine d'ascenseur avec un câble sectionné. Jetboy se raccrocha d'une main gantée à une antenne radar qu'il sentit se briser ; il en empoigna une autre.

La ville s'étendait vingt kilomètres plus bas ; les gratte-ciel donnaient à l'île l'aspect d'un porc-épic. Le moteur gauche de son appareil, froissé, crachant du carburant, se détacha. Il le regarda rapetisser.

Dans l'atmosphère couleur prune, l'enveloppe des ballons brillait au soleil comme du feu. Les parois de la nacelle, déchiquetées, semblaient en mauvais carton.

L'épave entière frissonna à l'image d'une baleine blessée.

Jailli par le trou, quelqu'un passa au-dessus de Jetboy, sa traîne de tuyaux lui donnant l'air d'une pieuvre. Des débris le suivirent, propulsés par la décompression explosive.

L'épave du JB-1 s'affaissa.

Mu par une réaction instinctive, il passa la main par la brèche dans la paroi de la nacelle et la referma sur un étai.

Il sentit son harnais céder. Les sangles de son parachute s'arrachèrent, lui broyant les aisselles et l'aîne.

Son appareil s'arqua, serpent aux vertèbres brisées, avant de se décrocher, de replier ses ailes comme une colombe au-dessus du cockpit crevé, puis de s'abîmer dans le vide en tonneaux qui achevèrent de le démantibuler.

Plus bas, l'homme expulsé de la nacelle, réduit à un point minuscule, tombait en tournoyant tel un arroseur automatique vers la ville étincelante.

Jetboy voyait cette scène entre ses pieds écartés. Il n'avait qu'une prise pour se retenir à vingt mille mètres d'altitude.

De la main gauche, il enserra son poignet droit et se hissa à la force des bras jusqu'à pouvoir lancer un pied par la brèche et se rétablir en roulant sur lui-même.

Il y restait deux occupants, l'un aux commandes, l'autre au centre de l'habitacle derrière une grosse sphère dans laquelle il insérait un cylindre. Une tourelle de mitrailleuse fracassée se nichait sur le flanc opposé de la nacelle.

Quoique perclus de douleurs, Jetboy s'efforça de dégainer le .38 sanglé sur sa poitrine et de s'élancer vers le type au détonateur.

Les deux malfaiteurs, qui portaient des combinaisons de plongée gonflées évoquant des pyjamas bourrés de ballons, avaient autant de difficulté que lui à se déplacer.

Il referma sa main tant bien que mal sur la crosse de son pistolet et le dégaina d'un geste brusque.

L'arme lui échappa, ricocha contre le plafond et vola par la brèche que son appareil avait ouverte.

Le pilote lui tira dessus.

Jetboy plongea vers son complice et lui agrippa le poignet au moment même où il ajustait le cylindre de son détonateur dans la sphère, montée sur une trappe munie de gonds.

Derrière la visière grillagée de son casque, l'individu ne possédait plus qu'une moitié de visage ; une plaque de métal dissimulait le reste.

L'homme au masque de fer tourna le détonateur.

Par le plafond arraché de la cabine de pilotage, Jetboy vit un nouveau ballon se dégonfler. Une sensation de creux dans l'estomac lui apprit qu'ils tombaient – droit vers New York.

Il lutta avec l'autre pour s'emparer du cylindre. La nacelle décrocha et leurs casques s'entrechoquèrent.

Le pilote se dirigeait vers le trou dans la paroi tout en s'équipant d'un parachute.

Un nouveau soubresaut projeta les deux combattants l'un contre l'autre. Le malfaiteur, gêné par sa tenue encombrante, tâtonna derrière lui pour saisir le levier de la trappe.

Jetboy lui saisit les bras et les ramena vers l'avant.

Ils se percutèrent de nouveau, s'affalant sur la sphère, les mains sur leurs combinaisons respectives – et sur le détonateur.

À nouveau, l'autre tenta d'empoigner le levier ; Jetboy s'efforça de le retenir. La nacelle gîta, la sphère roulant à l'écart tel un ballon de plage géant.

Il croisa le regard de son adversaire qui, jouant des pieds, parvint à ramener la bombe sur la trappe avant d'essayer une fois encore de basculer le levier.

Jetboy tourna le détonateur dans l'autre sens.

L'homme en tenue de plongée tira de derrière son dos un .45 automatique, retira son autre main du détonateur et manœuvra la culasse. La gueule noire du canon s'orienta vers le jeune as de l'aviation.

« Crève, Jetboy ! Crève ! » s'écria le malfaiteur.

Et il pressa la détente à quatre reprises.

TÉMOIGNAGE DE L'AGENT DE POLICE FRANCIS V. O'HOOEY,

15 SEPTEMBRE 1946, 18 h 45 (SUITE)

Quand il a arrêté de pleuvoir des bouts de métal, on a tous accouru dehors en se démanchant le cou.

J'ai immédiatement repéré le point blanc sous l'espèce de dirigeable – et j'ai fauché les jumelles au lieutenant.

Oui, c'était bien un parachute. J'espérais que Jetboy avait réussi à s'éjecter lorsque son avion s'était crashé dans l'autre appareil.

Je m'y connais mal, mais je sais qu'on n'ouvre pas son parachute à une telle altitude si on veut éviter un gros pépin.

Alors, sous mes yeux, les ballons et le reste ont sauté tout d'un coup. On les voyait parfaitement, puis la seconde d'après ils ont explosé, et il n'est plus resté que de la fumée et des débris dans les airs.

Les gens ont poussé des hourras. Le gamin avait réussi à dézinguer l'engin avant qu'il puisse larguer sa bombe A sur Manhattan.

Ensuite le lieutenant nous a dit de remonter dans le camion : on allait essayer de récupérer Jetboy.

Aussitôt dit, aussitôt fait. On a ensuite tâché de déterminer où il risquait de se poser. Partout où on passait, les gens restaient debout au milieu des bagnoles accidentées, des incendies, tout le tintouin, à regarder en l'air et à acclamer le parachute.

Au bout de dix minutes, j'ai remarqué cette grosse tache dans le ciel. Les autres avions à réaction partis avec Jetboy sont revenus survoler la ville, avec des Mustang et des Thunderjug¹. Un vrai meeting aérien.

Sans trop savoir comment, on est arrivés près du pont de Brooklyn avant tout le monde. Tant mieux, d'ailleurs, car avant même d'atteindre la rive, on a vu ce type tomber dans l'eau à peut-être vingt mètres de la berge. Il a coulé comme une pierre dans sa tenue de plongée. On a sauté à l'eau, j'ai chopé un bout du parachute, un pompier un des tuyaux, et on l'a ramené à terre.

Bon, ce n'était pas Jetboy, mais un certain Edward « Eddy le suave » Shiloh, une petite canaille sans envergure.

Il était dans un sale état. On a sorti du véhicule une clé à six pans, on lui a ôté son casque, et on l'a trouvé violet comme un navet. Il avait mis vingt-sept minutes à descendre. Bien sûr, il avait perdu connaissance, la faute à l'air raréfié là-haut, et il avait des engelures si graves qu'ils ont paraît-il dû l'amputer du pied et de tous les doigts de la main gauche sauf le pouce.

Mais il avait sauté de cet appareil avant qu'il explose. On a levé les yeux une fois de plus dans l'espoir de voir le parachute de Jetboy, mais non, il n'y avait que ce nuage là-haut et ces avions qui filaient dans tous les sens.

On a emmené Shiloh à l'hôpital.

Voilà mon rapport.

1. Surnom du Thunderbolt P-47. (N.d.T.)

TABLE DES MATIÈRES

Note de l'anthologiste	9
PROLOGUE	11
Trente minutes sur Broadway! (Howard Waldrop)	23
Le dormeur (Roger Zelazny)	75
Le témoin (Walter Jon Williams)	131
Rites de dégradation (Melinda M. Snodgrass)	195
PREMIER INTERLUDE	247
Capitaine Cathode et l'As clandestin (Michael Cassutt)	253
Powers (David D. Levine)	289
Partir à point (George R.R. Martin)	333
DEUXIÈME INTERLUDE	395
La sombre nuit de Fortunato (Lewis Shiner)	397
Transfigurations (Victor Milán)	423
TROISIÈME INTERLUDE	459
Au tréfonds (Edward Bryant et Leanne C. Harper)	467

QUATRIÈME INTERLUDE	519
Ficelles (Stephen Leigh)	525
CINQUIÈME INTERLUDE	581
La fille fantôme à Manhattan (Carrie Vaughn)	585
La venue du chasseur (John J. Miller)	631
ÉPILOGUE : Troisième génération (Lewis Shiner)	663
APPENDICES	
La science du xénovirus :	
Extraits de la documentation	669
Extraits des comptes rendus de la Société américaine de Métabiologie	681
POSTFACE	689